

Réponses au sexisme de Proudhon

Jenny d'Héricourt, Joseph Déjacque



Les Cahiers du Chaboteur n°4 - 2016

SOMMAIRE

- **Introduction, p.3**
- **La Femme affranchie, par J. d'Héricourt, p.5**
- **De l'être humain mâle et femelle, par J. Déjacque, p.39**
- **Notices biographiques, p.48**

Introduction

Les deux textes de cette brochure sont adressés à un illustre bisontin, Pierre-Joseph Proudhon, pour répondre à ses écrits sexistes et misogynes. Le premier est celui d'une des principales figures du féminisme du milieu du XIXe siècle, elle aussi bisontine bien qu'ayant surtout vécu à Paris et aux Etats-Unis, connue sous le nom de Jenny d'Héricourt. Son ouvrage *La Femme affranchie* est à la fois une réponse aux théories pseudo-scientifiques sur l'infériorité des femmes professées par divers intellectuels de l'époque, et un manifeste – comme son titre l'indique – pour l'émancipation des femmes et l'égalité des sexes. Nous reproduisons ici de larges extraits du chapitre consacré à Proudhon, auteur auquel J. d'Héricourt consacre le plus de pages et avec qui elle avait déjà soutenu une polémique publique. Pour en faciliter la lecture nous l'avons raccourci de passages ayant trop mal vieilli, tant du point de vue du style que de celui des idées. L'on pourra trouver le texte intégral de l'ouvrage sur le site :

www.archive.org/details/lafemmeaffranchi01hr

Le second document est écrit par Joseph Déjacque, un anarchiste français exilé aux Etats-Unis. Craignant que Jenny d'Héricourt ne soit pas de taille pour soutenir le duel philosophique contre Proudhon – alors même qu'il admet ne pas la connaître et ne pas l'avoir lue, nous laissons à Déjacque la responsabilité de ce

jugement hâtif – il décide de s'en mêler, lui qui partage le féminisme de la première et l'anarchisme du second. C'est là l'intérêt principal du texte, dans lequel apparaît pour la première fois le terme "libertaire". Celui-ci désigne à la fois un libéralisme sincère qui pousse jusqu'au bout sa logique, et un anarchisme conséquent qui ne se contente plus de nier l'autorité mais affirme en plus la liberté. Bien que d'une maladresse largement paternaliste ce texte est aussi intéressant car il montre qu'il y a plus de 150 ans des hommes de la classe ouvrières étaient déjà partisans de l'émancipation des femmes. Ceci rend inexcusables ceux qui, encore à notre époque, ne l'acceptent pas ; on peut toujours remettre en cause la culture qui nous entoure.

Nous avons ajouté deux courtes biographies des auteurs.

Aujourd'hui pour beaucoup de bisontin-es Proudhon et d'Héricourt ne sont plus que les noms de deux rames de tramway qui se croisent sans jamais se heurter, ou au mieux deux pièces d'une ville-musée dont le passé reste déconnecté du présent. Si nous évoquons à notre tour ce passé ça n'est pas à destination des touristes ni des chauvin-es, mais bien pour reposer des questions sociales qui malgré certaines évolutions n'ont jamais été résolues : celle de l'égalité réelle entre les hommes et les femmes d'abord, et au-delà celle du combat pour une société égalitaire et libertaire, débarrassée des rapports sociaux de dominations. Ces deux questions étant fortement imbriquées, émerge naturellement celle des rapports de genre au sein même du mouvement social ainsi que dans une société idéale, soulignant l'absolue nécessité du débat d'idées – et au besoin de la polémique – entre féministes, libertaires, révolutionnaires et utopistes de tous poils.

La femme affranchie
Réponse à MM. Michelet, Proudhon, É. de Girardin, A. Comte
et aux autres novateurs modernes

-

Par Jenny P. d'Héricourt

-

1860

Numérisé en 2010 par The Internet Archive grâce au financement de l'Université d'Ottawa ce texte est proposé ici avec correction humaine et mise en page par la CNT-25 et (sera bientôt) disponible en format brochure sur infokiosques.net

M. Proudhon

La dixième et la onzième étude du dernier ouvrage de M. Proudhon : *La Justice dans la Révolution et dans l'Église*, renferment toute la doctrine de l'auteur sur la Femme, l'Amour et le Mariage. Avant d'en donner l'analyse et d'en ébaucher la critique, je dois mettre mes lecteurs au courant du commencement de polémique qui paraît avoir donné lieu à la publication des étranges doctrines de notre grand critique.

Première partie

Débat épistolaire entre d'Héricourt et Proudhon

Dans la *Revue Philosophique* de décembre 1856, on publia de moi l'article suivant, sous le titre de : *M. Proudhon et la question des femmes*.

Les femmes ont un faible pour les batailleurs, dit-on ; c'est vrai, mais il ne faut pas le leur reprocher : elles aiment jusqu'à l'apparence du courage, qui est une belle et sainte chose. Je suis femme, M. Proudhon est un grand batailleur de la pensée, donc je ne puis m'empêcher d'éprouver pour lui estime et sympathie, sentiments auxquels il devra la modération de l'attaque que je dirige contre ses opinions sur le rôle de la femme dans l'humanité.

Dans son premier *Mémoire sur la propriété*, édition de 1841, note de la page 265, on lit ce paradoxe dans le goût du Coran :

Entre la femme et l'homme il peut exister amour, passion, lien d'habitude, et tout ce qu'on voudra, il n'y a pas véritablement société. L'homme et la femme ne sont pas de compagnie. La différence de sexe élève entre eux une séparation de même nature que celle que la différence des races met entre les animaux. Aussi, loin d'applaudir à ce qu'on appelle aujourd'hui émancipation de la femme, inclinerais-je bien plutôt, s'il fallait en venir à cette extrémité, à mettre la femme en réclusion.

Dans le troisième *Mémoire sur la propriété*, même édition, page 50 :

Cela signifie que la femme, par nature et par destination, n'est ni associée, ni citoyenne, ni fonctionnaire public.

J'ouvre la *Création de l'ordre dans l'humanité*, édition de 1843, page 552, et je lis :

C'est en traitant de l'éducation qu'on aura à déterminer le rôle de la femme dans la société. La femme, jusqu'à ce qu'elle soit épouse, est apprentie, tout au plus sous-maîtresse, à l'atelier comme dans la famille, elle reste mineure et ne fait point partie de la cité. La femme n'est pas, comme on le dit vulgairement, la moitié ni l'égal de l'homme, mais le complément vivant et sympathique qui achève de faire de lui une personne.

Dans les *Contradictions économiques*, édition de 1846, p. 254, on lit :

Pour moi, plus j'y pense et moins je puis me rendre compte, hors de la famille et du ménage, de la destinée de la femme : courtisane ou ménagère (ménagère, dis-je, et non pas servante), je n'y vois pas de milieu.

J'avais toujours ri de ces paradoxes ; ils n'avaient à mes yeux pas plus de valeur doctrinale que les mille autres boutades si familières au célèbre critique. Il y a quelques semaines, un petit journal prétendit que M. Proudhon avait, dans des entretiens particuliers, formulé tout un système basé sur l'omnipotence masculine, et il publiait ce système dans ses colonnes.

De deux choses l'une, me dis-je : ou le journaliste ment, ou bien il dit vrai ; s'il

ment, son but évident est de ruiner M. Proudhon dans l'esprit des progressistes et de lui faire perdre sa légitime part d'influence, il faut qu'il en soit averti ; s'il dit vrai pour le passé, il faut encore que M. Proudhon soit averti du fait, parce qu'il est impossible, étant père de plusieurs filles, que le sentiment paternel ne l'ait pas mis dans le chemin de la raison. Il faut que je le sache ; et j'écrivis à M. Proudhon, qui, dès le lendemain, me fit la réponse que je vais transcrire textuellement :

Madame, [...]

Je ne sais trop ce que vous appelez mes opinions sur la femme, le mariage et la famille ; car sur ce chapitre, pas plus que sur celui de la propriété, je ne crois avoir donné le droit à personne de parler de mes opinions. J'ai fait de la critique économique et sociale ; en faisant cette critique (je prends le mot dans sa signification élevée), j'ai pu émettre bien des jugements d'une vérité plus ou moins relative, je n'ai nulle part, que je sache, formulé un dogmatisme, une théorie, un ensemble de principes, en un mot un système. Tout ce que je puis vous dire, c'est d'abord, en ce qui me concerne, que mes opinions se sont formées progressivement et dans une direction constante ; qu'à l'heure où je vous écris, je n'ai pas dévié de cette direction ; et que, sous cette réserve, mes opinions actuelles sont parfaitement d'accord avec ce qu'elles étaient il y a 17 ans, lorsque je publiai mon premier mémoire.

En second lieu, et par rapport à vous. Madame, qui en m'interrogeant ne me laissez pas ignorer vos sentiments, je vous dirai, avec toute la franchise que votre lettre exige, et que vous attendez d'un compatriote, que je n'envisage pas la question du mariage, de la femme et de la famille comme vous, ni comme aucun des écrivains novateurs dont les idées sont venues à ma connaissance ; que je n'admets pas, par exemple, que la femme ait le droit, aujourd'hui, de séparer sa cause de celle de l'homme, et de réclamer pour elle-même une justice spéciale, comme si son premier ennemi et tyran était l'homme ; que je n'admets pas davantage, que, quelque réparation qui soit due à la femme, de compte à tiers avec son mari (ou père) et ses enfants, la justice la plus rigoureuse puisse jamais faire d'elle l'égal de l'homme ; que je n'admets pas non plus que cette infériorité du sexe féminin constitue pour lui ni servage, ni humiliation, ni amoindrissement dans la dignité, la liberté et le bonheur : je soutiens que c'est le contraire qui est la vérité.

Je considère donc l'espèce de croisade que font en ce moment quelques estimables dames de l'un et l'autre hémisphère, eu faveur des prérogatives de leur sexe, comme un symptôme de la rénovation générale qui s'opère, mais comme un symptôme exagéré, un affolement qui tient précisément à l'infirmité du sexe et à son incapacité de se connaître et de se régir lui-même.

J'ai lu, Madame, quelques-uns de vos articles. J'ai trouvé que votre esprit, votre caractère, vos connaissances vous mettaient certainement hors de pair avec une infinité de mâles qui n'ont de leur sexe que la faculté prolétaire. À cet égard, s'il fallait décider de votre thèse par des comparaisons de cette espèce, nul doute que vous n'obteniez gain

de cause. Mais vous avez trop de bon sens pour ne pas comprendre qu'il ne s'agit point ici de comparer individu à individu ; c'est le sexe féminin tout entier, dans sa collectivité, qu'il faut comparer au masculin, afin de savoir si ces deux moitiés, complémentaires l'une de l'autre, de l'androgynie humanitaire sont ou ne sont pas égales. D'après ce principe, je ne crois pas que votre système, qui est, je crois, celui de l'égalité ou de l'équivalence, puisse se soutenir, et je le regarde comme une défaillance de notre époque.

Vous m'avez interpellé. Madame, avec une brusquerie toute franc-comtoise. Je désire que vous preniez mes paroles en bonne part, et parce que je ne suis sans doute pas d'accord de tout avec vous, que vous ne voyiez pas en moi un ennemi de la femme, un détracteur de votre sexe, digne de l'animadversion des jeunes filles, des épouses et des mères. Les règles d'une discussion loyale vous obligent d'admettre au moins que vous pouvez vous tromper, que je puis avoir raison, qu'alors c'est moi qui suis véritablement le défenseur et l'ami de la femme ; je ne vous demande pas autre chose.

C'est une bien grande question que vous et vos compagnes vous avez soulevée ; et je trouve que jusqu'ici vous l'avez traitée tout à fait à la légère. Mais la médiocrité de raison avec laquelle ce sujet a été traité ne doit pas être considérée comme une fin de non-recevoir : j'estime au contraire que c'est un motif pour que les tenants de l'égalité des deux sexes fassent de plus grands efforts. À cet égard, je ne doute pas, Madame, que vous ne vous signaliez de plus belle et j'attends avec impatience le volume que vous m'annoncez ; je vous promets de le lire avec toute l'attention dont je suis capable.

Après la lecture de cette lettre, je transcrivis la note que n'avait pas retrouvée M. Proudhon et je la lui envoyai avec l'article de M. Charles Robin. Comme il ne m'a pas répondu, son silence m'autorise à croire le journaliste.

Ah ! Vous persistez à soutenir que la femme est inférieure, mineure ! Vous croyez que les femmes s'inclineront pieusement devant l'arrêt tombé du haut de votre autocratie ! Non pas, Monsieur, non pas ; il n'en sera pas, il ne peut en être ainsi. À nous deux donc, monsieur Proudhon !

Mais d'abord débarrassons le débat de ma personnalité. Vous me considérez comme une exception en me disant que s'il fallait décider de ma thèse par des comparaisons entre une foule d'hommes et moi, nul doute que la décision ne fût en faveur de mes opinions. Écoutez bien ma réponse :

Toute loi vraie est absolue. L'ignorance ou l'ineptie des grammairiens, moralistes, juristes et autres philosophes, a seule imaginé le proverbe : point de règle sans exception. La manie d'imposer des règles à la nature au lieu d'étudier les siennes, a confirmé plus tard cet aphorisme de l'ignorance.

Qui a dit cela ? Vous, dans la *Création de l'ordre dans l'humanité*, page 2.

Pourquoi votre lettre est-elle en contradiction avec cette doctrine ? Avez-vous changé d'opinion ? Alors, je vous prie de me dire si les hommes de valeur ne sont pas tout aussi exceptionnels dans leur sexe que les femmes de mérite dans le leur.

Vous avez dit : "Quelles que soient les différences existant entre les hommes, ils sont égaux parce qu'ils sont des êtres humains." Il faut, sous peine d'inconséquence, que vous ajoutiez : "Quelles que soient les différences existant entre les sexes, ils sont égaux parce qu'ils font partie de l'espèce humaine." à moins que vous ne prouviez que les femmes ne font pas partie de l'humanité. La valeur individuelle n'étant pas la base du droit entre les hommes, ne peut le devenir entre les sexes. Votre compliment est donc une contradiction.

J'ajoute enfin que je me sens liée d'une trop intime solidarité avec mon sexe, pour être jamais contente de m'en voir abstraire par un procédé illogique. Je suis femme, je m'en honore ; je me réjouis que l'on fasse quelque cas de moi, non pour moi-même, qu'on l'entende bien, mais parce que cela contribue à modifier l'opinion des hommes à l'égard de mon sexe. Une femme qui se trouve heureuse de s'entendre dire : Vous êtes un homme, n'est à mes yeux qu'une sotte, une créature indigne avouant la supériorité du sexe masculin ; et les hommes qui croient lui faire un compliment ne sont que d'impertinents vaniteux. Si j'acquies quelque mérite, j'honorerai les femmes, j'en révélerai les aptitudes, je ne passerai pas plus dans l'autre sexe que M. Proudhon ne quitte le sien parce qu'il s'élève par son intelligence au-dessus de la tourbe des hommes sots et ignorants ; et si l'ignorance de la masse des hommes ne préjuge rien contre leur droit, l'ignorance de la masse des femmes ne préjuge rien non plus contre le leur.

Ceci dit, passons.

Vous affirmez que l'homme et la femme ne forment pas véritablement société. Dites-nous alors ce que c'est que le mariage, ce que c'est qu'une société. Vous affirmez que la différence de sexe met entre l'homme et la femme une séparation de même nature que celle que la différence des races met entre les animaux, alors prouvez : Que la race n'est pas essentiellement formée de deux sexes ; que l'homme et la femme peuvent se reproduire séparément [...]

Vous inclinez à mettre la femme en réclusion, au lieu de l'émanciper ? Prouvez aux hommes qu'ils en ont le droit ; aux femmes, qu'elles doivent se laisser mettre sous clef. Je déclare pour mon compte que je ne m'y laisserais pas mettre. [...]

Vous ne voyez d'autre sort pour la femme que d'être courtisane ou ménagère. Ouvrez donc les yeux et rêvez moins, monsieur, et dites-moi si elles sont

uniquement ménagères ou si elles sont courtisanes toutes ces utiles et courageuses femmes qui vivent honorablement : par les arts, la littérature, l'enseignement ; qui fondent des ateliers nombreux et prospères ; qui dirigent des maisons de commerce ; qui sont assez bonnes administratrices pour que beaucoup d'entre elles dissimulent ou réparent les fautes résultant de l'incurie ou des désordres de leurs maris.

Prouvez-nous donc que tout cela est mal ; prouvez-nous que ce n'est pas le résultat du progrès humain ; prouvez-nous que le travail, cachet de l'espèce humaine, que le travail que vous considérez comme le grand émancipateur, que le travail qui fait les hommes égaux et libres, n'a pas la vertu de faire les femmes égales et libres.

Si vous nous prouvez cela, nous aurons à enregistrer une contradiction de plus. Vous n'admettez pas que la femme ait le droit de réclamer pour elle une justice spéciale, comme si l'homme était son premier ennemi et tyran. C'est vous, monsieur, qui faites une justice spéciale pour la femme ; elle ne veut, elle, que le droit commun. Oui, monsieur, jusqu'ici l'homme en subaltemisant la femme, a été son tyran, son ennemi. Je suis de votre avis lorsqu'à la page 57 de votre premier *Mémoire sur la propriété*, vous dites que tant que le fort et le faible ne sont pas égaux, ils sont étrangers, ils ne forment point une alliance, ils sont ennemis. Oui, trois fois oui, monsieur, tant que l'homme et la femme ne seront pas égaux, la femme est en droit de considérer l'homme comme son tyran et son ennemi.

“La justice la plus rigoureuse ne peut faire de la femme l'égale de l'homme !” Et c'est à une femme que vous placez dans votre opinion au-dessus d'une foule d'hommes, que vous affirmez une pareille chose ! Quelle contradiction !

“C'est un affolement, que les femmes réclament leur droit !” Affolement semblable à celui des esclaves se prétendant créés pour la liberté ; à celui des bourgeois de 89 prouvant que les hommes sont égaux devant la loi. Savez-vous qui était, qui est affolé ? Ce sont les maîtres, les nobles, les blancs, les hommes qui ont nié, nient et nieront que les esclaves, les bourgeois, les noirs, les femmes sont nés pour la liberté et l'égalité. [...]

La femme n'est ni la moitié, ni l'égale de l'homme, elle est son complément, elle achève de faire de lui une personne ; les deux sexes forment l'androgynie humaine !

Voyons, sérieusement, monsieur, qu'est-ce que signifie ce cliquetis de mots vides ? Ce sont des métaphores indignes de figurer dans le langage scientifique, quand il s'agit de notre espèce et des autres espèces zoologiques supérieures. La

lionne, la louve, la tigresse ne sont pas plus des moitiés ni des compléments de leurs mâles que la femme ne l'est de l'homme. Où la nature a mis deux extériorités, deux volontés, elle dit deux unités, deux entiers, non pas un, ni deux demies ; l'arithmétique de la nature ne peut être détruite par les fantaisies de l'imagination.

Est-ce sur les qualités individuelles que se fonde l'égalité devant la loi ? M. Proudhon nous répond dans la *Création de l'ordre dans l'humanité*, pages 209 et 210 :

Ni la naissance, ni la figure, ni les facultés, ni la fortune, ni le rang, ni la profession, ni le talent, ni rien de ce qui distingue les individus n'établit entre eux une différence d'espèce : étant tous hommes, et la loi ne réglant que des rapports humains, elle est la même pour tous ; en sorte que, pour établir des exceptions, il faudrait prouver que les individus exceptés sont au-dessus ou au-dessous de l'espèce humaine.

Prouvez-nous, Monsieur, que les femmes sont au-dessus ou au-dessous de l'espèce humaine, qu'elles n'en font pas partie, ou bien, sous peine de contradiction, subissez les conséquences de votre doctrine. [...]

Contestez-vous qu'elles soient vos égales parce qu'en masse elles sont moins intelligentes que les hommes ? D'abord, je le conteste, mais je n'aurais nul besoin de le contester ; c'est vous-même qui allez résoudre cette difficulté à la page 292 de la *Création de l'ordre dans l'humanité* :

L'inégalité des capacités, quand elle n'a pas pour cause les vices de constitution, les mutilations ou la misère, résulte de l'ignorance générale, de l'insuffisance des méthodes, de la nullité ou de la fausseté de l'éducation, de la divergence de l'intuition par défaut de série, d'où naissent l'éparpillement et la confusion des idées. Or, tous ces faits producteurs d'inégalité sont essentiellement anormaux, donc l'inégalité des capacités est anormale.

À moins que vous ne prouviez que les femmes sont mutilées de nature, je ne vois pas trop comment vous pouvez échapper à la conséquence de votre syllogisme : non seulement l'infériorité féminine a les mêmes sources que l'ignorance masculine, mais l'éducation publique leur est refusée, les grandes écoles professionnelles fermées ; celles qui, par leur intelligence, égalent les plus intelligents d'entre vous ont eu vingt fois plus de difficultés et de préjugés à vaincre.

Voulez-vous subalterniser les femmes parce qu'en général elles ont moins de force musculaire que vous ; mais à ce compte les hommes faibles ne devraient pas être les égaux des autres, et vous combattez cette conséquence vous-même

en disant à la page 57 de votre premier *Mémoire sur la propriété* : “La balance sociale est l'égalisation du fort et du faible.”

Si je vous ai ménagé, M. Proudhon, c'est parce que vous êtes un homme intelligent et progressif, et qu'il est impossible que vous restiez sous l'influence des docteurs du Moyen Âge sur une question, tandis que vous êtes en avant de la majorité de vos contemporains sur tant d'autres. Vous renoncerez à soutenir une série logique sans fondement, vous rappelant, comme vous l'avez si bien dit à la page 201 de la *Création de l'ordre dans l'humanité* :

Que la plupart des aberrations et chimères philosophiques sont venues de ce qu'on attribue aux séries logiques une réalité qu'elles n'ont pas, et que l'on s'est efforcé d'expliquer la nature de l'homme par des abstractions.

Vous reconnaîtrez que toutes les espèces animales supérieures se composent de deux sexes ; que dans aucune la femelle n'est l'inférieure du mâle, si ce n'est quelquefois par la force, qui ne peut être la base du droit humain ; vous renoncerez à l'androgynie, qui n'est qu'un rêve. La femme, individu distinct, doué de conscience, d'intelligence, de volonté, d'activité, comme l'homme, ne sera plus séparée de lui devant le droit.

Vous direz de toutes et de tous comme à la page 47 de votre premier *Mémoire sur la propriété* :

La liberté est un droit absolu, parce qu'elle est à l'homme comme l'impénétrabilité est à la matière, une condition *sine qua non* d'existence. L'égalité est un droit absolu, parce que sans l'égalité il n'y a pas de société.

Et vous monterez ainsi au second degré de la sociabilité, que vous définissez vous-même : “La reconnaissance en autrui d'une personnalité égale à la nôtre.” J'en appelle donc de ce Proudhon grisé par le théologisme, à M. Proudhon éclairé par les faits et la science, ému par les douleurs et les désordres résidant de sa propre doctrine.

J'espère que je ne rencontrerai pas sa massue d'Hercule levée contre la sainte bannière de la vérité et du droit ; contre la femme, cet être si faible physiquement, si fort moralement, qui, sanglante, abreuvée de fiel sous sa couronne de roses, achève de gravir la rude montagne où bientôt le progrès lui donnera sa légitime place à côté de l'homme.

Mais si mon espoir était déçu, entendez-le bien, M. Proudhon, vous me trouveriez ferme sur la brèche, et, quelle que soit votre force, je vous jure que vous ne me renverseriez pas. Je défendrais courageusement le droit et la dignité de vos filles

contre le despotisme et l'égarement logique de leur père, et la victoire me resterait, car, en définitive, elle dit toujours à la vérité.

M. Proudhon répondit à cette mise en demeure par la lettre suivante, imprimée dans la *Revue Philosophique* de janvier 1857 :

Paris, 20 décembre 1856.

À madame Jenny d'Héricourt

Eh bien ! Madame, que vous disais-je dans ma lettre du 8 octobre ?

“Je considère l'espèce de croisade que font, en ce moment, quelques estimables dames de l'un et de l'autre hémisphère, en faveur de leur sexe, comme un symptôme de la révolution générale qui s'opère, mais comme lui symptôme exagéré, un affolement qui tient précisément à l'infirmité du sexe et à son incapacité de se connaître et de régir lui-même.”

Je commence par retirer le mot d'affolement, qui a pu vous blesser, mais qui n'était pas, vous le savez, destiné à la publicité.

Ce point réglé, je vous dirai, Madame, avec tous les égards que je dois à votre qualité de femme, que je ne m'attendais pas à vous voir confirmer si tôt, par votre pétulante interpellation, mon jugement.

Je ne savais pas d'abord d'où venait le mécontentement féminin qui pousse les plus braves, les plus distinguées d'entre vous, à un assaut contre la suprématie paternelle et maritale. Je me disais, non sans inquiétude : Qu'y a-t-il donc ? Qu'est-ce qui les trouble ? Que nous reprochent-elles ? À laquelle de nos facultés, de nos vertus, de nos prérogatives, ou bien de nos défaillances, de nos lâchetés, de nos misères, est-ce qu'elles en veulent ? Est-ce le cri de leur nature outragée, ou une aberration de leur entendement ?

Votre attaque, jointe aux études que j'ai immédiatement commencées sur la matière, est venue enfin me tirer de peine. Non, Madame, vous ne connaissez rien à votre sexe ; vous ne savez pas le premier mot de la question que vous et vos honorables ligueuses agitez avec tant de bruit et si peu de succès. Et si vous ne la comprenez point, cette question ; si, dans les huit pages de réponse que vous avez faites à ma lettre, il y a quarante paralogismes, cela tient précisément, comme je vous l'ai dit, à votre infirmité sexuelle. J'entends par ce mot, dont l'exactitude n'est peut-être pas irréprochable, la qualité de votre entendement, qui ne vous permet de saisir le rapport des choses, qu'autant que nous, hommes, vous les faisons toucher du doigt. Il y a chez vous, au cerveau comme dans le ventre, certain organe incapable par lui-même de vaincre son inertie native, et que l'esprit mâle est seul capable de faire fonctionner, ce à quoi il ne réussit même pas toujours. Tel est, Madame, le résultat de mes observations directes et positives : je le livre à votre sagacité obstétricale, et vous laisse à en calculer, pour votre thèse, les conséquences incalculables.

J'engagerai volontiers avec vous, Madame, dans la Revue Philosophique, une discussion à fond sur cette obscure matière. Mais, et ceci vous le comprendrez comme moi, plus la question est vaste, plus elle touche à nos intérêts sociaux et domestiques les plus sacrés, plus aussi elle exige que nous y apportions de gravité et de prudence. Voici donc ce qu'il me paraît indispensable de faire :

D'abord, vous nous avez promis un livre, et je l'attends. J'ai besoin de cette pièce qui complétera mes documents et parachèvera ma démonstration. Depuis que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et que j'ai eu celui de vous répondre, j'ai fait, sur la femme, de très sérieuses et très intéressantes études, que je ne demande qu'à rectifier si elles sont erronées ; comme aussi je désire y mettre le sceau, si, comme j'ai tout lieu de le présumer, votre publication ne m'apporte qu'une confirmation de plus.

J'ai constaté, sur faits et pièces, la vérité de toutes les assertions que vous me sommez de rétracter, à savoir : que la différence de sexe élève entre l'homme et la femme une séparation analogue — je n'ai pas dit égale — à celle que la différence des races et des espèces met entre les animaux ; qu'en raison de cette séparation ou différence, l'homme et la femme ne sont point associés : je n'ai pas dit qu'ils ne pussent être autre chose ; que, par conséquent, la femme ne peut être dite citoyenne qu'en tant qu'elle est l'épouse du citoyen, comme on dit madame la présidente à l'épouse du président : ce qui n'implique pas qu'il n'existe point pour elle d'autre rôle.

En deux mots, je suis en mesure d'établir, par l'observation et le raisonnement, les faits, que la femme, plus faible que l'homme quant à la force musculaire, vous-même le reconnaissez, ne lui est pas moins inférieure quant à la puissance industrielle, physique, philosophique et morale, de sorte que si la condition de la femme dans la société doit être réglée, ainsi que vous le réclamez pour elle, par la même justice que la condition de l'homme, c'est fini d'elle : elle est esclave.

À quoi j'ajoute aussitôt, que c'est précisément le système que je repousse : le principe du droit pur, rigoureux, de ce droit terrible que le Romain comparait à une épée dégainée, *jus strictum*, et qui régit entre eux les individus d'un même sexe, n'étant pas le même que celui qui gouverne les rapports entre individus de sexes différents.

Quel est ce principe, différent de la justice, et qui cependant n'existerait pas sans la justice ; que tous les hommes sentent au fond de l'âme et dont vous autres femmes ne vous doutez seulement pas ? Est-ce l'amour ? Pas davantage... Je vous le laisse à deviner. Et si votre pénétration réussit à débrouiller ce mystère, je consens, Madame, à vous signer un certificat de génie ; *et eris mihi magnus Apollo*. Mais alors vous m'aurez donné gain de cause. [...]

Une autre condition, que je vous supplie, Madame, de prendre en bonne part, et dont, sous aucun prétexte, je ne saurais me départir, c'est que vous choisirez un parrain.

Vous ne voulez pas, vous vous êtes à cet égard prononcée énergiquement, que dans une discussion aussi sérieuse votre adversaire fasse le moindre sacrifice à la galanterie ; et vous avez raison. Mais moi, Madame, qui suis si loin d'admettre vos prétentions, je ne puis ainsi me donner quittance de ce que prescrit envers les dames la civilité virile et honnête ; et comme je me propose, d'ailleurs, de vous faire servir de sujet d'expérience ;

comme, après avoir fait, pour l'instruction de mes lecteurs, l'autopsie intellectuelle et morale de cinq ou six femmes du plus grand mérite, je compte faire aussi la vôtre, vous concevez qu'il m'est de toute impossibilité d'argumenter sur vous, de vous, avec vous, sans m'exposer à chaque mot à violer toutes les bienséances.

Je comprends, Madame, qu'une pareille condition vous chagrine ; c'est un désavantage de votre position qu'il vous faut courageusement subir. Vous êtes demandeur, et, comme femme, vous vous prétendez tyrannisée. Paraissez donc devant le tribunal de l'incorruptible opinion avec cette chaîne de tyrannie qui vous indigne, et qui, selon moi, n'existe que dans le dérèglement de votre imagination. Vous n'en serez que plus intéressante. Aussi bien vous vous moqueriez de moi, si, tandis que je soutiens la prépotence de l'homme, je commençais, en disputant de pair à compagnon avec vous, par vous accorder l'égalité de la femme ! Vous n'avez pas compté, j'imagine, que je tomberais dans cette inconséquence. [...]

Ce qui m'a le plus surpris, depuis que cette hypothèse de l'égalité des sexes, renouvelée des Grecs comme tant d'autres, s'est produite parmi nous, a été de voir qu'elle comptait parmi ses partisans presque autant d'hommes que de femmes.

J'ai longtemps cherché la raison de cette bizarrerie, que j'attribuais d'abord au zèle chevaleresque : je crois, aujourd'hui, l'avoir trouvée. Elle n'est pas à l'avantage des chevaliers. Je serais heureux, Madame, pour eux et pour vous, qu'il ressortit de cet examen solennel que les nouveaux émancipateurs de la femme sont les génies les plus hauts, les plus larges, les plus progressifs, sinon les plus mâles, du siècle.

Vous dites, Madame, que les femmes ont un faible pour les batailleurs. C'est sans doute à cause de cela que vous m'avez fouaillé d'importance : qui aime bien châtie bien. — J'avais trois ans et demi quand ma mère, pour se débarrasser de moi m'envoya chez la maîtresse d'école du quartier, une excellente fille, qu'on appelait la Madelon. Un jour, pour quelque sottise, la Madelon me menaça de me donner le fouet. À ce mot j'entrai en fureur, je lui arrachai son martinet et le lui jetai à la figure. J'ai toujours été un sujet désobéissant. J'aimerais autant, Madame, ne pas vous voir prendre vis-à-vis de moi ces airs de fouette-coco, qui ne vont plus à un homme sur le retour ; mais je laisse cela à votre discrétion. Frappez, redoublez, ne me ménagez pas ; et s'il m'arrivait de regimber contre la férule, croyez, Madame, que je n'en suis pas moins votre affectionné serviteur et compatriote.

P. J. Proudhon

À mon tour, reprenant la parole dans le numéro de février de la même année, je répondis à M. Proudhon :

Il m'est interdit, Monsieur, de répondre à votre lettre sur le ton peu convenable que vous avez cru pouvoir prendre envers moi : par respect pour la gravité de mon sujet ; par respect pour nos lecteurs ; par respect pour moi-même.

Vous vous trouvez mal à l'aise dans le cercle de Populus qu'a tracé autour de vous la main d'une femme ; tout le monde le comprend, moi comme les autres. Mal armé pour la défense, plus mal armé peut-être pour l'attaque, vous voudriez bien échapper, et je le conçois du reste ; votre habileté de tacticien est en pure perte : vous ne sortirez du cercle fatal que vaincu, soit par moi, soit par vous, si vous avouez votre faiblesse sur le point en litige, en continuant de refuser une discussion sous des prétextes dérisoires ; soit enfin par l'opinion publique, qui vous octroiera votre certificat d'inconséquence, le moins désirable de tous pour un dialecticien. [...]

Venons à votre lettre. Vous me reprochez d'avoir fait quarante paralogismes : il fallait au moins en citer un. [...] Faire un paralogisme, c'est être à côté de la question. [...] Vous prétendez que la femme n'a pas le droit de demander pour elle une justice spéciale. Quel paralogisme ai-je commis, en vous faisant remarquer que ce n'est pas elle mais vous qui la demandez, puisque vous posez en principe l'inégalité des sexes devant le droit humain ? [...]

Vous posez en principe que la loi est la même pour tous ; en sorte que, pour établir des exceptions, il faudrait prouver que les individus exceptés sont au-dessus ou au-dessous de l'espèce humaine. Vous dites que la balance sociale est l'égalisation, du fort et du faible ; que tous ont les mêmes droits, non par ce qui les différencie, mais par ce qui leur est commun : la qualité d'être humains.

Ai-je fait des paralogismes en vous disant : alors vous ne pouvez, en raison de sa faiblesse et même d'une infériorité supposée, exclure la femme de l'égalité de droit ; vos principes vous l'interdisent, à moins que vous ne prouviez : qu'elle est au-dessus ou au-dessous de l'espèce humaine, qu'elle n'en fait pas partie ; qu'elle est dépourvue de conscience, de justice, de raison ; qu'elle ne travaille pas, qu'elle n'exécute pas des travaux spécialisés. [...]

Vous vous demandez ce qui pousse les plus braves, les plus distingués d'entre nous à un assaut contre la suprématie paternelle et maritale. Vous ne comprenez pas le mouvement, car vous auriez dit la suprématie masculine. À mon tour je vous demande :

Qu'est-ce qui aurait poussé M. Proudhon, esclave romain, à prendre le rôle de Spartacus ? Qu'est-ce qui aurait poussé M. Proudhon, serf féodal, à organiser une Jacquerie ? Qu'est-ce qui aurait poussé M. Proudhon, esclave noir, à devenir un Toussaint Louverture ? Qu'est-ce qui aurait poussé M. Proudhon, serf russe, à prendre le rôle de Poutgachef ? Qu'est-ce qui aurait poussé M. Proudhon, bourgeois de 89, à renverser les privilèges de la noblesse et du clergé ? Qu'est-ce

qui pousse M. Proudhon... mais je ne veux pas faire d'actualité.

Qu'aurait répondu M. Proudhon à tous les possesseurs de prérogatives, de suprématie, qui ne manquaient pas de s'adresser, eux aussi, cette naïve demande : Ah ça ! Que nous veut donc ce vil esclave, cet indigne serf, cet audacieux et stupide bourgeois ? À laquelle de nos facultés, de nos vertus, de nos prérogatives en veut-il ? Est-ce le cri de sa nature outragée ou une aberration de son entendement ? La réponse que se fera M. Proudhon est celle que lui feront toutes les femmes.

Il y a dans le cerveau de la femme, dites-vous, un organe que l'esprit mâle est seul capable de faire fonctionner. Rendez donc à la science le service de le lui indiquer et de démontrer son mode de fonctionnement. Quant à l'autre organe dont vous parlez, c'est sans doute son inertie qui l'a fait définir par quelques-uns *parfum animal furibondum, octo ligamentis alligatum*. Avant de choisir pour preuves de vos assertions des faits anatomiques et physiologiques, consultez un médecin instruit : voilà ce que vous conseille non seulement ma sagacité obstétricale, mais aussi ma sagacité médicale. [...]

La femme, dites-vous, plus faible que l'homme quant à la force musculaire, ne lui est pas moins inférieure quant à la puissance industrielle, artistique, philosophique et morale ; en sorte que, si la condition de la femme dans la société doit être réglée, ainsi que je le réclame pour elle, par la même justice que la condition de l'homme, c'est fini d'elle : elle est esclave. Homme terrible, vous serez donc toujours inconséquent, toujours en contradiction avec vous-même et avec les faits !

Quelle est la base du droit pour vous ? La simple qualité d'être humain : tout ce qui distingue les individus disparaît devant le droit. Eh bien ! Lors même qu'il serait vrai que les femmes fussent inférieures aux hommes, s'ensuivrait-il que leurs droits ne fussent pas les mêmes ? D'après vous, pas le moins du monde si elles font partie de l'espèce humaine. [...]

Voyons maintenant ce que vaut votre série homme et femme. Quant à la reproduction de l'espèce, ils forment série ; ceci est hors de conteste. Quant au reste, forment-ils série ? Non. [...] Vous avez choisi quelques hommes remarquables ; et, par un procédé d'abstraction commode, vous avez vu en eux tous les hommes, même les crétins ; vous avez ensuite pris quelques femmes, sans tenir compte le moins du monde des différences de culture, d'instruction, de milieu, et vous les avez comparées aux hommes éminents, avec le soin d'oublier celles qui vous auraient gêné ; puis, concluant du particulier au général, créant

deux entités, vous avez conclu. Singulière manière de raisonner, en vérité. [...]

Vous vous transformez en sphinx pour me proposer une énigme. Quel est le droit, dites-vous, qui n'est pas la justice, et qui cependant n'existerait pas sans elle, qui préside aux relations des deux sexes, le *jus strictum* ne régissant que les individus du même sexe ? Si vous le devinez, vous m'aurez donné gain de cause.

Il n'est pas nécessaire d'être le grand Apollon pour deviner que c'est le droit de grâce, de miséricorde, envers un inférieur qui n'est pas armé du droit strict. Si j'ai bien deviné, vous avez tout simplement fait une pétition de principe en supposant résolu précisément ce que je conteste. Je soutiens qu'il n'y a qu'un droit, qu'un seul droit préside aux relations des individus et des sexes, et que le droit de miséricorde est du domaine du sentiment. [...]

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Les directeurs de la revue ayant fait savoir à d'Héricourt que son adversaire refusait de continuer la polémique, elle répondit dans la Revue de mars 1857, résumant ses affirmations misogynes et concluant :

[...] M. Proudhon sent-il combien son Credo est en opposition avec la science, avec les faits, avec la loi du progrès, avec les tendances de notre siècle, et n'ose-t-il tenter de le justifier par des preuves ? Sent-il que ce Credo le classe parmi les auteurs du dogmatisme du Moyen Âge, et recule-t-il devant une telle responsabilité ? S'il en était ainsi, je le louerais de son prudent silence, et mon plus vif désir serait qu'il le gardât toujours sur la question qui nous divise. [...]

M. Proudhon, dans l'ouvrage qu'il prépare, promet de traiter la question du rôle et des droits de la femme ; si sa doctrine a pour base les affirmations paradoxales de son Credo, j'espère qu'il prendra, cette fois, la peine de les appuyer au moins sur des semblants de preuves que j'examinerai avec toute l'attention dont je suis capable. M. Proudhon, reculant devant la discussion, ne peut échapper à ma critique.

Seconde partie

Analyse et critique de la doctrine de M. Proudhon sur la Femme, l'Amour et le Mariage

Ne pouvant obtenir de Proudhon une réponse sérieuse, d'Héricourt ne se décourage pas. Elle puise, dans l'abondante prose de Proudhon sur le sujet, matière à un dialogue fictif où les propos de Proudhon sont directement extraits de ses écrits.

[...] J'ai promis de disséquer l'auteur, ainsi vais-je faire. Qu'on ne me reproche pas d'être impitoyable : M. Proudhon l'a mérité ; qu'on ne me reproche pas d'être une machine à raisonnement : avec un tel adversaire, on ne doit être que cela. Qu'on ne me reproche pas d'être brutale : M. Proudhon s'est montré à l'égard des femmes, même des plus illustres, d'une brutalité et d'une injustice qui dépassent toutes les bornes. Si je suis brutale, je m'efforcerai, moi, de ne pas être injuste. [...]

- I -

M. Proudhon, ennemi de la révolution

Eh bien ! Monsieur Proudhon, vous avez voulu la guerre avec les femmes ! ... Guerre vous aurez. Vous avez écrit, non sans raison, que les Comtois sont une race têtue : or je suis votre compatriote ; et comme la femme pousse généralement plus loin que l'homme les qualités et les défauts, je vous dis : à têtue, têtue et demie. J'ai levé le drapeau sous lequel s'abriteront un jour vos filles, si elles sont dignes du nom qu'elles portent ; je le tiendrai d'une main ferme, et ne le laisserai jamais abattre : contre vos pareils, j'ai un cœur et des griffes de lionne.

Vous débutez par dire que vous ne vouliez point traiter de l'égalité des sexes, mais qu'une demi-douzaine d'insurgées, aux doigts tachés d'encre, vous ayant mis au défi d'oser tirer la question au clair, vous établirez sur faits et pièces l'infériorité Physique, Intellectuelle et Morale de la femme ; que vous prouverez que son émancipation est la même chose que sa prostitution ; et prendrez en main sa défense contre les divagations de quelques impures que le péché a rendues folles.

(3e volume, p. 337)

Moi seule, vous enfermant dans un cercle de contradictions, ai osé vous défier de tirer la question au clair : je résume donc en moi les quelques impures que le péché a rendues folles.

De semblables outrages ne peuvent m'atteindre, Monsieur ; [...] le temps est passé où l'on pouvait espérer étouffer la voix d'une femme en attaquant sa pureté. Si, à l'homme qui réclame ses droits et veut en prouver la légitimité, vous ne demandez pas s'il est probe, chaste, etc. ; à la femme qui fait la même revendication, vous n'avez pas à le demander davantage. J'aurais donc le malheur d'être ce qu'il y a de pire au monde sous le rapport de la chasteté, que cela n'amoindrirait nullement la valeur de ma revendication. [...]

Vous accusez votre biographe d'avoir commis une indignité en dirigeant une insinuation contre une femme, parce que cette femme est la vôtre ; quelle indignité ne commettez-vous pas vous-même en en outrageant plusieurs ? Et si vous blâmez ceux qui calomnient les mœurs de M. Proudhon, parce qu'il n'est pas de leur avis, de quel œil croyez-vous qu'on regarde vos insinuations calomnieuses contre des femmes parce qu'elles ne pensent pas comme vous ?

Vous prétendez que nous n'avons plus de mœurs, parce que nous manquons de respect à la dignité d'autrui : qui donc plus que vous, Monsieur, a donné ce détestable exemple ? Vous qui vous dites champion des principes de 89, quels hommes et quelles femmes attaquez-vous ? Ceux et celles qui sont à différents degrés, à divers points de vue dans le courant de ces principes. Votre colère n'a point de bornes contre G. Sand, notre grand prosateur, l'auteur des bulletins de la république de 48. Vous dépréciez Mme de Staël, que vous n'avez pas lue, et qui était plus avancée que la plupart des écrivains mâles de son époque. [...]

Et les hommes qui appartiennent au grand parti de l'avenir, comment les traitez-vous ? Les Girondins, femmelins ; Robespierre et ses adhérents, castrats ; Le doux Bernardin de Saint-Pierre, femmelin ; M. Legouvé et ceux qui pensent comme lui sur l'émancipation des femmes, femmelins ; M. de Girardin, absurde ; Béranger, pitoyable auteur et femmelin ; Jean-Jacques, non seulement le prince des femmelins, mais le plus grand ennemi du peuple et de la révolution, lui qui est évidemment le principal auteur de notre révolution française. N'est-il pas permis de vous demander, Monsieur, si vous êtes pour ou contre la révolution. [...]

M. Proudhon, le plus grand ennemi du peuple, est l'écrivain qui, foulant aux pieds la raison et la conscience, la science et les faits, appelle à son aide toutes les ignorances, tous les despotismes du passé pour égärer l'esprit du peuple sur les

droits de la moitié de l'espèce humaine.

M. Proudhon, le plus grand ennemi de la révolution, est celui qui la montre aux femmes comme un épouvantail ; qui les détache de sa sainte cause en la confondant avec la négation de leurs droits ; qui attaque et vilipende les gens de progrès ; qui ose enfin, au nom des principes d'émancipation générale, proclamer l'annihilation sociale et la servitude conjugale de toute une moitié de l'humanité.

Voilà, Monsieur, l'ennemi du peuple et de la révolution.

- II -

Ce qu'est la Femme selon Proudhon

J'en étais là de ma réponse lorsque, m'étant reposée pour reprendre haleine et réfléchir, je me calmai. Ah ça ! me dis-je, ai-je donc le sens commun de prendre au sérieux cette chose informe [...] et puisqu'il faut que j'expose cette chose à mes lecteurs, faisons-le du ton qui convient. Laissons M. Proudhon s'expliquer lui-même. Aussitôt cette bonne résolution prise, j'évoquai M. Proudhon, et lui dis en toute humilité :

Maître, je viens à vous pour que vous me disiez ce que c'est que la Femme et aussi un peu ce que c'est que l'homme.

M. Proudhon. Vous faites bien ; car moi seul suis capable de vous renseigner ; écoutez-moi donc.

L'être humain complet, adéquat à sa destinée, je parle du physique, c'est le mâle qui, par sa virilité, atteint le plus haut degré de tension musculaire et nerveuse que comporte sa nature et sa fin, et par là le maximum d'action dans le travail et le combat.

La femme est un diminutif de l'homme à qui il manque un organe pour devenir autre chose qu'un éphèbe. Elle est un réceptacle pour les germes que seul l'homme produit, un lieu à l'incubation comme la terre pour le grain de blé ; organe inerte par lui-même et sans but par rapport à la femme. Une semblable organisation présuppose la subordination du sujet.

En elle-même, je parle toujours du physique, la femme n'a pas de raison d'être : c'est un instrument de reproduction qu'il a plu à la nature de choisir de préférence

à tout autre.

La femme, de ce premier chef, est inférieure devant l'homme : une sorte de moyen terme entre lui et le reste du règne animal. (3e volume : *La Justice, etc.*, p.339) [...]

De même au point de vue de l'intelligence la femme a des perceptions, de la mémoire, de l'imagination ; elle est capable d'attention, de réflexion, de jugement : que lui manque-t-il ? De produire des germes, c'est-à-dire des idées. (*Id.* p. 354)

Or, suivez bien mon raisonnement : étant admis que la forme compte pour quelque chose dans l'établissement du droit (*Id.* p. 442) ; étant admis, d'autre part, que la femme est un tiers moins forte que l'homme, elle sera donc à l'homme, sous le rapport physique, comme 2 est à 3. Conséquemment dans l'atelier social, la valeur des produits de la femme, sera d'un tiers au-dessous de celle des produits de l'homme ; donc dans la répartition des avantages sociaux, la proportion sera la même : voilà ce que dit la justice.

L'homme sera toujours le plus fort et toujours produira le plus, ce qui veut dire que l'homme sera le maître et que la femme obéira : *dura lex, sed lex.* (*Id.* p.342)

D'ailleurs, songez-y, la femme tombe à la charge de l'homme pendant la gésine ; sa faiblesse physique, ses infirmités, sa maternité, l'excluent fatalement et juridiquement de toute direction politique, doctrinale, industrielle (*Id.* p. 243)

Passons maintenant au second point. Mais d'abord retenez bien ceci, c'est que la femme, comme toute chose, est antinomique ; la femme considérée en dehors de l'influence de l'homme, c'est la thèse ; la femme considérée sous l'influence de l'homme, c'est l'antithèse : or, c'est la thèse que nous examinons maintenant. Abordons donc la femme thétique sous le rapport intellectuel.

Nous admettrons d'abord comme principe, que la pensée est proportionnelle à la force (*Id.* p.349) ; d'où nous sommes en droit de conclure que l'homme a l'intelligence plus forte que la femme. Aussi voyons-nous l'homme seul posséder le génie. Quant à la femme, elle n'est rien dans la science ; on ne lui doit aucune invention, pas même sa quenouille et son fuseau. Elle ne généralise point, ne synthétise point ; son esprit est antimétaphysique ; elle ne peut produire d'œuvre régulière, pas même un roman ; elle ne compose que des macédoines, des monstres ; elle fait des épigrammes, de la satire, ne sait pas formuler un jugement, ni le motiver ; ce n'est pas elle qui a créé les mots abstraits : cause, temps, espace, quantité, rapport, la femme est une vraie table tournante. (*Id.* p.357)

[...] Comme dans cette faible nature, la défectuosité de l'idée résulte du peu

d'énergie de la pensée, on peut bien dire que la femme a l'esprit essentiellement faux, d'une fausseté irrémédiable. (*Id.* p.349) Des idées décousues, des raisonnements à contre-sens, des chimères prises pour des réalités, de vaines analogies érigées en principes, une direction d'esprit fatalement inclinée vers l'anéantissement : voilà l'intelligence de la femme. (*Id.* p.348)

Oui la femme est un être passif, énervant, dont la conversation épuise comme les embrassements. Celui qui veut conserver entière la force de son esprit et de son corps, la fuira. (*Id.* p.359) Sans l'homme qui lui sert de révélateur et de verbe, elle ne sortirait pas de l'état bestial.

Moi. Calmez-vous, Maître, et dites-moi s'il est vrai que vous ayez maltraité les femmes de lettres.

M. Proudhon. Des femmes de lettres ! Est-ce qu'il y en a ? La femme auteur n'existe pas ; c'est une contradiction. Le rôle de la femme dans les lettres, est le même que dans la manufacture ; elle sert là où le génie n'est plus de service, comme une broche, comme une bobine. (*Id.* p.360) En retranchant d'un livre de femme ce qui vient d'emprunt, imitation, lieu commun et grappillage, il se réduit à quelques gentilleses ; comme philosophie à rien. À la commandite des idées, la femme n'apporte rien du sien, pas plus qu'à la génération. (*Id.* p.359)

Moi. Ah ! je comprends : vous voulez dire que, comme auteur, la femme de génie n'existe pas. Mais à ce compte, sur tant d'hommes qui écrivent, combien y en a-t-il parmi eux qui aient du génie et n'empruntent rien à personne ?

M. Proudhon. Je conviens qu'il y a beaucoup de femmelins ; ce qui n'empêche pas que la femme ferait mieux d'aller repasser ses collerettes, que de se mêler d'écrire ; car on peut l'affirmer sans crainte de calomnie, la femme qui s'ingère de philosopher et d'écrire, tue sa progéniture par le travail de son cerveau et ses baisers qui sentent l'homme ; le plus sûr pour elle et le plus honorable est de renoncer à la famille et à la maternité ; la destinée l'a marquée au front ; faite seulement pour l'amour, le titre de concubine lui suffit, sinon courtisane. (*Id.* p.359)

Considérons maintenant la femme thétique sous le point de vue moral. Nous admettons d'abord comme principe que la vertu est en raison de la force et de l'intelligence, d'où nous sommes en droit de conclure que l'homme est plus vertueux que la femme. Ne riez pas : cela trouble mes idées.

Je vais plus loin : l'homme seul est vertueux ; l'homme seul a le sens de la justice ; l'homme seul a la compréhension du droit. Dites-moi, je vous prie, qui produit chez l'homme cette énergie de volonté, cette confiance en lui-même, cette franchise,

cette audace, toutes ces qualités puissantes que l'on est convenu de désigner par un seul mot, le Moral ? Qui lui inspire avec le sentiment de sa dignité, le dégoût du mensonge, la haine de l'injustice, et l'horreur de toute domination ? Rien autre chose que la conscience de sa force et de sa raison.

Moi. Mais alors. Maître, si l'homme est tout cela, pourquoi donc reprochez-vous aux hommes de notre époque de manquer de courage, de dignité, de justice, de raison, de bonne foi ? Quand je reprends par le menu les terribles réquisitoires que vous avez fulminés contre la gent masculine, je ne comprends pas du tout le sens de la tirade que vous venez de me débiter.

M. Proudhon. Considérez ce que vous nommez irrévérencieusement une tirade, comme le repoussoir obligé de l'immoralité féminine. Elle n'est que pour mettre en relief cette vérité : que la conscience de la femme est plus débile de toute la différence qui sépare son esprit du nôtre ; sa moralité est d'une autre nature ; ce qu'elle conçoit comme bien et mal, n'est pas identiquement le même que ce que l'homme conçoit lui-même comme bien et mal, en sorte que, relativement à nous, la femme peut être qualifiée un être immoral. Par sa nature (elle) est dans un état de démoralisation constante, toujours en deçà ou au-delà de la justice. La justice lui est insupportable. Sa conscience est anti juridique. (*Id.* p.364 et 365)

Elle est aristocrate, aime les privilèges, les distinctions ; dans toutes les révolutions qui ont la liberté et l'égalité pour objet, ce sont les femmes qui résistent le plus. Elles ont fait plus de mal à la révolution de Février que toutes les forces conjurées de la réaction virile. (*Id.* p.366)

Les femmes ont si peu le sens juridique, que le législateur qui a fixé l'âge de la responsabilité morale, pour les deux sexes, à seize ans, aurait pu la reculer pour les femmes jusqu'à quarante-cinq. La femme ne vaut décidément comme conscience qu'à cet âge. (*Id.* p.372)

D'elle-même, la femme est impudique. C'est donc de l'homme qu'elle reçoit la pudeur, qui est le produit de la dignité virile, le corollaire de la justice. La femme n'a pas d'autre inclination, pas d'autre aptitude que l'amour. Aux œuvres de l'amour, l'initiative appartient vraiment à la femme. (*Id.* p.371.)

Moi. Que de gens vous allez surprendre. Maître, en leur révélant que la pudeur vient de l'homme ; que conséquemment toutes les jeunes filles séduites, toutes les petites filles dont les tribunaux punissent les corrupteurs et les violateurs, ne sont que des coquines qui ont, par leur initiative, fait oublier aux hommes leur rôle d'inspirateur de chasteté !

Vous m'éclairez, illustre Maître ; et je vais écrire un mémoire pour demander que toutes les femmes et filles séduites et violées soient punies comme elles le méritent ; et que, pour consoler les séducteurs, suborneurs, corrompeurs et violateurs, pauvres victimes innocentes de la férocité féminine, d'avoir péché contre le corollaire de la justice et le produit de la dignité virile, on cultive force roses, afin que les maires des quarante mille communes de France et de celles de l'Algérie les couronnent rosiers.

M. Proudhon. Raillez tant qu'il vous plaira ; la femme n'en est pas moins si perverse de sa nature que, par inclination, elle recherche les mâles laids, vieux et méchants. (*Id.* p.366)

Moi. N'est-ce pas un peu exagéré, Maître ?

M. Proudhon (oubliant ce qu'il vient de dire). La femme préfère toujours un mannequin joli, gentil, à un honnête homme ; un galantin, un fripon, en obtient tout ce qu'il veut : elle n'a que du dédain pour l'homme capable de sacrifier son amour à sa conscience. (*Id.* p.366)

Vous voyez ce qu'est la femme : improductive par nature, inerte, sans industrie, ni entendement, sans justice et sans pudeur, elle a besoin qu'un père, un frère, un amant, un époux, un maître, un homme enfin, lui donne, si je puis ainsi dire, l'aimantation qui la rend capable des vertus viriles, des facultés sociales et intellectuelles. (*Id.* p.373)

Et comme toute sa philosophie, sa religion, sa politique, son économie, son industrie se résolvent en un mot : Amour. (*Id.* p.373) Irons-nous maintenant de cet être tout entier à l'amour faire un contre-maître, un ingénieur, un capitaine, un négociant, un financier, un économiste, un administrateur, un savant, un artiste, un professeur, un philosophe, un législateur, un juge, un orateur, un général d'armée, un chef d'État ? La question porte en elle-même sa réponse. (*Id.* p.374)

J'ai posé et prouvé ma thèse, je vais prendre mes conclusions. Puisque dans l'action économique, politique et sociale, la force du corps et celle de l'esprit concourent ensemble et se multiplient l'une par l'autre, la valeur physique et intellectuelle de l'homme sera à la valeur physique et intellectuelle de la femme comme 3×3 est à 2×2 , soit 9 à 4. (*Id.* p.360)

Au point de vue moral comme au point de vue physique et intellectuel, sa valeur, (celle de la femme) est encore comme 2 est à 3. Leur part d'influence comparée entre eux, sera comme $3 \times 3 \times 3$ est à $2 \times 2 \times 2$, soit 27 à 8.

Dans ces conditions la femme ne peut prétendre à balancer la puissance virile ; sa

subordination est inévitable. De par la nature et devant la justice, elle ne pèse pas le tiers de l'homme. (*Id.* p.375)

Avez-vous bien compris ?

Moi. Fort bien. Votre théorie, si théorie il y a, n'est qu'un tissu de paradoxes ; vos prétendus principes sont démentis par les faits, vos conséquences sont également démenties par les faits ; vous affirmez comme un révélateur, mais vous ne profitez jamais comme doit le faire un philosophe. Il y a tellement d'ignorance et de sottise métaphysique dans tout ce que vous dites, que j'aime mieux vous croire de mauvaise foi, que d'être obligée de vous prendre en dédain.

Je vous ai patiemment écouté lorsque vous m'avez dit, en le disant de toutes les femmes : vous êtes inerte, passive, vous n'avez le germe de rien ; vous êtes un intermédiaire entre l'homme et l'animal, vous n'avez pas de raison d'être ; vous êtes immorale ; impudique, imbécile, aristocrate, ennemie de la liberté, de l'égalité et de la justice ; À votre tour, tâchez de m'écouter tranquillement pendant que je réfuterai vos dires par des faits, par la science et par la raison.

- III -

Critique de ses idées de Proudhon sur la Femme

Il n'y a, de votre propre aveu, qu'une bonne méthode de démonstration, c'est celle d'appuyer toute affirmation sur des faits bien établis, non contredits par d'autres, légitimement sérieux. Voyons comment vous avez suivi cette méthode.

Pour nous prouver que la femme thétique ou considérée en dehors de l'influence de l'homme, est telle que vous la dépeignez, il faut, d'après la méthode rationnelle, que vous nous mettiez en présence d'une ménagerie de ces femmes, puis d'une autre ménagerie composée d'hommes n'ayant jamais subi l'influence de la femme, afin que nous puissions vérifier par nous-mêmes l'activité native de ceux-ci et l'inertie native de celles-là.

Avez-vous eu à votre disposition, avez-vous à la nôtre ces preuves de fait ? Non ; et si vous ne les avez ni ne pouvez les avoir, qu'est-ce que votre thèse, sinon l'illusion d'un cerveau malade d'orgueil et de haine pour la femme ?

1. Vous dites : l'homme seul produit les germes physiques, l'anatomie répond : c'est la femme qui produit le germe ; l'organe qui, chez elle, comme chez les

autres femelles, remplit cette fonction, est l'ovaire.

2. Vous dites : la femme est un diminutif de l'homme ; c'est un mâle imparfait, l'anatomie dit : l'homme et la femme sont deux êtres distincts, chacun complets, munis chacun d'un appareil spécial, aussi nécessaires l'un que l'autre.

3. Vous dites avec Paracelse, dont ce n'est pas la seule sottise, où la virilité manque, l'être est incomplet ; où elle est ôtée, il déchoit. Le simple bon sens répond : l'être ne peut être incomplet ou déchoir, que s'il s'éloigne de son type ; or, le type de la femme est la féminité, non la masculinité... Si, comme vous, j'étais amoureuse du paradoxe, je dirais : l'homme est une femme incomplète, puisque c'est la femme qui produit le germe ; son rôle est très douteux dans la reproduction, et la science pourra bien apprendre à s'en passer un jour. C'est le paradoxe d'Auguste Comte ; il vaut le vôtre.

Pour prouver que la femme n'est qu'un mâle imparfait, il faudrait établir par des faits, que l'homme auquel on retranche la virilité, voit se développer en lui les organes propres à la femme ; devient apte à la conception, à la gestation, à l'accouchement, à l'allaitement. Or je n'ai jamais appris qu'aucun gardien du sérail se fut transformé en odalisque ; et vous, mon Maître ?

4. Vous dites : les organes propres à la femme sont inertes et sans but pour elle ; la Physiologie répond : le travail qu'accomplissent ces organes est immense ; la grossesse et la crise qui la termine, en sont d'incontestables preuves. [...]

5. Vous dites : la femme est une terre, un lieu d'incubation pour le germe. L'anatomie vous a répondu que la femme seule produit le germe. Lisez ce que j'ai répondu à votre ami Michelet au sujet de la ressemblance des enfants, et vous saurez ce que les faits ajoutent à la réponse de la science. Votre affirmation n'est pas moins absurde en présence de ces faits que celle d'un ignorant qui prétendrait que la terre à laquelle on confierait de la graine d'œillet ou de chêne, a la propriété d'en faire sortir des roses et des palmiers.

De cette supposition même que la femme n'a pas de germes au physique, vous concluez : donc elle n'a pas de germes intellectuels et moraux. Est-ce bien vous qui osez accuser la femme de prendre de fausses analogies pour des principes ? Convenez que, quand un homme s'en permet d'aussi folichonnes, et les prend pour des principes, on doit avoir plus envie de rire que de se fâcher.

6. Vous dites qu'intellectuellement et moralement la femme est, par elle-même, un néant.

Or, si je ne m'abuse, vous admettez que nos fonctions ont pour base nos organes,

et vous placez les fonctions de l'intelligence et de la moralité dans le cerveau, conçu selon Gall ou à peu près.

Eh bien ! L'Anatomie vous dit : chez les deux sexes la masse cérébrale est semblable pour la composition et, ajoute la Phrénologie, pour le nombre des organes. La Biologie ajoute : la loi de développement de nos organes est l'exercice qui suppose l'action et la réaction, dont le résultat est d'augmenter le volume, la consistance et la vitalité de l'organe exercé. Il s'agissait donc, pour convaincre vos lecteurs de la vérité de vos affirmations, d'établir que les deux sexes sont soumis aux mêmes exercices du cerveau, aux mêmes excitants, et que, malgré cette identité d'éducation, la femme reste constamment inférieure. Avez-vous fait cette preuve ? Y avez-vous même songé ? Non.

Car si vous y aviez songé, votre thèse était coulée à fond, puisque vous auriez été obligé de vous avouer que l'homme et la femme ne peuvent se ressembler, car on dit à l'homme dès son enfance : résiste, lutte ; à la femme : cède, soumets-toi toujours. À l'homme : sois toi-même, dis hardiment ta pensée ; l'ambition est une vertu ; tu peux prétendre à tout. À la femme : dissimule, calcule ta moindre parole, respecte les préjugés ; la modestie, l'abnégation : voilà ton lot ; tu ne peux arriver à rien.

À l'homme : la science, le talent, le courage t'ouvriront toutes les carrières, te feront honorer de tous. À la femme : la science t'est inutile : si tu en as, tu passeras pour une pédante ; et si tu as du courage, tu seras dédaigneusement appelée Virago.

À l'homme : pour toi sont institués les lycées, les universités, les écoles spéciales, les grands prix ; tous les établissements qui peuvent développer ton intelligence ; toutes les bibliothèques où est accumulée la science du passé. À la femme ; pour toi l'histoire en madrigaux, la lecture des livres d'heures et des romans. Tu n'as que faire de lycées, d'écoles spéciales, de grands prix, de rien qui élève ton esprit et agrandisse tes vues : une femme savante est si ridicule !

Il faut que l'homme montre la science qu'il n'a souvent qu'en superficie, mais que la femme dissimule celle qu'elle possède réellement. Il faut que l'homme paraisse courageux quand souvent il n'est qu'un lâche ; mais que la femme feigne la poltronnerie, quand en réalité elle n'a pas peur. Car où l'homme est réputé grand, sublime, on trouve la femme ridicule, quelquefois odieuse.

Si vous vous étiez constaté, comme vous deviez le faire, ces gymnastiques diamétralement opposées, l'une tendant à développer l'être, à l'ennoblir, l'autre à l'abaisser, à l'imbécilifier, au lieu d'écrire les sottises que vous avez écrites, vous

vous seriez dit : il faut que la femme ait bien de l'initiative pour résister à l'inique système de compression qui pèse sur elle ; il faut qu'elle ait bien du ressort pour se montrer si souvent supérieure à la plupart des hommes en intelligence, et toujours en moralité.

Je serais curieuse de savoir, Monsieur, ce que seraient vos mâles s'ils étaient soumis au même système que nous. Regardez donc ceux qui n'ont pas passé par vos études, et dites-moi s'ils ne sont pas généralement au-dessous des femmes non cultivées. Regardez donc les hommes qui ont subi l'éducation féminine ; est-ce qu'ils n'ont pas toutes les mièvreries, toute l'étroitesse d'esprit des femmelettes ?

Voyez au contraire ces femmes qui, par la volonté de leurs éducateurs ou leur propre énergie, ont été soumises à la discipline masculine et, sur votre conscience, dites-moi si elles n'égalent pas les plus intelligents, les plus fermes d'entre vous ?

7. Vous dites : la force intellectuelle est en raison de la force physique. Les faits répondent : les grandes pensées, les œuvres utiles datent de l'époque où les forces physiques commencent à décliner. Les faits disent encore : le tempérament athlétique, qui est le plus vigoureux, est le moins intellectuel : les statuaires l'ont bien compris, eux qui taillent Hercule avec un gros corps et une petite tête.

8. Vous dites que la moralité est en raison directe de la force physique et intellectuelle combinées : c'est une plaisanterie que nous ne réfuterons pas ; tout le monde sait trop bien que ces choses n'ont aucun rapport, et que les faits démentent votre assertion.

9. Vous dites : la femme étant moins forte d'un tiers, aura dans l'atelier social un tiers de privilèges de moins que l'homme. Sur quels éléments établissez-vous cette proportion ? Pour l'établir, avez-vous promené un dynamomètre dans nos départements, et mesuré la force de chaque homme et de chaque femme ?

Mais votre affirmation fût-elle vraie, est-ce qu'on n'emploie que la force dans l'atelier social ? Et l'adresse, qu'en faisons-nous, grand économiste ? Quels muscles samsoniens faut-il pour tenir des écritures, administrer, mesurer des étoffes, couper et coudre des vêtements, etc., etc. ? Et quel est le but de la civilisation, si ce n'est de nous décharger de l'emploi de notre force sur les machines, afin de n'employer que notre intelligence et notre adresse ?

10. Vous dites : les infirmités, la faiblesse, la maternité de la femme, son aptitude à l'amour l'excluent de toute fonction ; elle est juridiquement et fatalement exclue de

toute direction politique, industrielle et doctrinale. Elle ne peut être chef politique.

Et l'histoire nous montre un grand nombre d'impératrices, de reines, de régentes, de princesses souveraines qui ont gouverné avec sagesse, avec gloire, et se sont montrées très supérieures à beaucoup de souverains... à moins que Marie-Thérèse, Catherine II, Isabelle et Blanche de Castille et beaucoup d'autres ne soient que des mythes.

La femme ne peut être législateur... toutes les femmes que je viens de citer, l'ont été et beaucoup d'autres encore.

Les femmes ne peuvent être ni philosophes ni professeurs... Hypathie, massacrée par les chrétiens, professait la Philosophie avec éclat ; dans le Moyen Âge et plus tard, des Italiennes ont rempli des chaires de Philosophie, de Droit, de Mathématiques, et ont excité l'admiration et l'enthousiasme ; en France, à l'heure qu'il est, des polytechniciens font très grand cas de la géomètre Sophie Germain qui s'avisait de comprendre Kant.

La femme ne peut être négociante, administratrice. Et une grande partie de la population féminine se livre au négoce, remplit les emplois du commerce. On avoue même que c'est au génie administratif des femmes qu'est presque toujours due la prospérité des maisons.

La femme ne peut être contre-maître, chef d'atelier... Or une foule de femmes dirigent des ateliers, inventent, perfectionnent, tiennent seules des fabriques et contribuent par leur goût et leur activité à l'accroissement de la richesse nationale, et à la réputation industrielle de notre France.

La femme ne peut être artiste ; et tout le monde sait que le plus grand artiste littéraire de notre époque est une femme, G. Sand ; et tout le monde s'est incliné devant Duchesnois, Mars, Georges, Maxime, Ristori, Rachel, Dorral ; et tout le monde s'est arrêté devant les belles toiles de Rosa Boulieur ; et depuis le réveil des beaux-arts, chaque siècle a enregistré quelques femmes célèbres.

Nous rencontrons la femme partout, travaillant partout, rivalisant avec l'homme... et M. Proudhon prétend qu'elle ne peut être nulle part, qu'elle en est exclue fatalement et juridiquement ; que si elle gouverne et légifère comme Marie-Thérèse, c'est une contradiction. Que si elle philosophe comme Hypathie, c'est une contradiction ; que si elle commande une armée et remporte des victoires comme l'épouse du vainqueur de Calais, si elle se bat comme Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, madame Garibaldi et des milliers d'autres, c'est une contradiction. Que si elle est négociante, administratrice, chef d'atelier comme des

milliers de femmes, c'est une contradiction. Que si elle est savante comme le docteur Boivin, Sophie Germain, et beaucoup d'autres, si elle est professeur comme beaucoup d'entre nous le sont, c'est une contradiction. [...]

11. Vous nous accusez, M. Proudhon, d'avoir beaucoup nui à la République de Février. Qu'est-ce à dire ? Est-ce nous qui l'avons renversée ou bien le vote des hommes ? Si ce sont les hommes, que nous reprochez-vous ? Et si vous croyez qu'ils ont cédé à notre influence, de quel droit prétendez-vous qu'ils aiment plus que nous la liberté et l'égalité, et qu'ils aient plus que nous le sens de la justice ?

Vos reproches sont plaisants : depuis l'origine des sociétés c'est l'homme qui est le maître ; or, le vieux monde s'est affaissé sous le poids de l'esclavage, de l'usure, des vices les plus éhontés ; le monde moderne menace de périr par l'inégalité et ses tristes conséquences ; vous avouez vous-même que l'injustice est partout dans ce monde fait par votre sexe, et vous dites que l'homme a le sens juridique !

Et en présence de l'inégalité, de l'oppression créées par les hommes, de leur amour des distinctions puériles, des bassesses qu'ils font pour un bout de ruban, vous accusez les femmes d'aimer l'inégalité et les privilèges ! Elles peuvent les aimer, comme vous, mais elles sont meilleures que vous, si elles ne sont pas plus justes : elles prient pour le vaincu, vous, vous le tuez !

Je ne nie pas que les femmes n'aient fait beaucoup de mal à la Révolution de Février, car elles sont aussi intelligentes que les hommes et ont une grande influence sur eux. Mais qu'a fait pour elles cette Révolution, je vous prie ?

Ceux qui gouvernaient alors l'opinion ont eu besoin d'elles : les plus actives se sont mises à leur service, sans calcul, avec un entier dévouement. Quand vous vous êtes crus bien assis, par décision de la Chambre, vous leur avez fermé les portes des assemblées où elles élargissaient leur cœur pour y comprendre le grand intérêt national et la fraternité universelle. Ce que cette mesure, soutenue par un prêtre chrétien, le pasteur Athanase Coquerel, père, a produit de froissement dans le cœur des femmes, ne saurait se rendre : car nous ne sommes plus aux premiers siècles de l'Église ou au Moyen-Âge ; ce n'est pas en vain que le sang des libres soldats de 89 coule dans nos veines.

Entendez-moi bien. M, Proudhon, vous et tous ceux qui sont assez aveugles, assez orgueilleux, assez despotes pour vous ressembler, et retenez bien ce que je vais vous dire.

La femme est comme le peuple : elle ne veut plus de vos révolutions qui nous

déciment au profit de quelques ambitieux bavards. Elle veut la liberté et l'égalité pour toutes et tous, ou elle saura bien empêcher qu'elles ne soient pour personne. Nous, femmes de Progrès, nous nous déclarons hautement adversaires de quiconque niera le droit de la femme à la liberté. Nos sœurs du peuple qui se sont indignées de leur exclusion des réunions populaires, vous disent : il y a bien assez longtemps que vous nous leurrez ; il est temps que cela finisse. Nous ne nous laissons plus prendre à vos grands mots de Justice, de Liberté, d'Égalité, qui ne sont que de la fausse monnaie tant qu'ils ne s'appliquent qu'à la moitié de l'espèce humaine. Voulez-vous sauver le monde qui périt ? Appelez la femme à vos côtés. Si vous ne voulez pas le faire, laissez-nous en repos, phraseurs insipides ; vous n'êtes que de vaniteux hypocrites : nous ne voulons pas que nos hommes vous suivent, et ils ne vous suivront pas.

M. Proudhon, s'éveillant en sursaut. Insurgée ! Insurgée aux doigts tachés d'encre ! Impure que le péché a rendue folle !

Moi. Il est inutile de vous emporter, Maître ; vous frappez sur une tête de granite. Vous m'avez exposé votre femme thèse ; je vous ai discuté comme c'était mon droit. Reprenez un peu de calme pour m'exposer votre femme antithèse.

M. Proudhon est longtemps à se rendre maître de son indignation : y étant enfin parvenu, nous renouons l'entretien.

Ici nous avons coupé quatre paragraphes présentant, selon nous, moins d'intérêt que les autres.

Le paragraphe IV expose d'autres idées de Proudhon sur la Femme, en complète opposition avec les précédentes ; au mépris succède la louange, tout aussi abusive. La Femme "antithèse" est glorifiée, parée de toutes les qualités et de toutes les vertus : cette Femme iconique que les machos respectent tant... celle qui n'existe pas pour elle-même et reste à la maison.

Le paragraphe suivant critique la "Femme antithèse" et pointe les contradictions entre ces deux visions de la Femme chez Proudhon.

Le paragraphe VI expose les idées de Proudhon sur l'amour et le mariage, le septième paragraphe en fait la critique.

Moi. Vous admettez que la femme est d'espèce identique à l'homme ?

M. Proudhon. Oui, seulement ses facultés sont moins énergiques.

Moi. Je vous accorde cela pour les besoins de la discussion. Exposez-moi votre doctrine générale sur le droit, j'en ferai l'application à la femme, et vous tirerez la conclusion.

- VIII -

Le droit selon Proudhon, appliqué à la femme

M. Proudhon. La loi ne réglant que des rapports humains, elle est la même pour tous ; en sorte que, pour établir des exceptions, il faudrait prouver que les individus exceptés sont au-dessus ou au-dessous de l'espèce humaine. (*Créat. de l'ordre, etc.* p.210)

Moi. Or, vous avouez que la femme n'est ni au-dessus ni au-dessous de l'espèce humaine, mais est d'espèce identique à l'homme ; donc la loi est la même pour elle que pour l'homme.

M. Proudhon. Je conclus le contraire, parce que l'homme est le plus fort.

Moi. Contradiction, mon Maître.

M. Proudhon. Ni la figure, ni la naissance, ni les facultés, ni la fortune, ni le rang, ni la profession, ni le talent, ni rien de ce qui distingue les individus n'établit entre eux une différence d'espèce : étant tous hommes, et la loi ne réglant que des rapports humains, elle est la même pour tous. (*Ordre dans l'humanité*, p. 209)

Moi. Or, la femme est d'essence identique à l'homme ; elle n'en diffère que par des modes et qualités qui, selon vous, ne la font point différer d'essence ; donc encore la loi est la même pour elle que pour l'homme.

M. Proudhon. C'est logique ; mais je conclus le contraire, parce que l'homme est le plus fort.

Moi. Contradiction, mon Maître.

M. Proudhon. La balance sociale est l'égalisation du fort et du faible. Tant que le fort et le faible ne sont pas égaux, ils sont étrangers, ils ne forment point une alliance, ils sont ennemis. (*Mémoire sur la propriété*, p.57)

Moi. Or, d'après vous, l'homme est le fort et la femme le faible d'une espèce identique ; donc la balance sociale doit les égaliser, pour qu'ils ne soient ni étrangers ni ennemis.

M. Proudhon. C'est logique ; mais je prétends, moi, qu'ils doivent être inégalisés

dans la société et dans le mariage. L'homme doit avoir la prépotence, parce qu'il est le plus fort.

Moi. Contradiction, mon Maître.

M. Proudhon. De l'identité de la raison chez tous les hommes, et du sentiment de respect qui les porte à maintenir à tout prix leur dignité mutuelle, résulte l'égalité devant la justice. (1er volume de *La justice, etc.* p.183)

Chacun est né libre : entre les libertés individuelles il n'y a d'autre juge que la balance, qui est l'égalité ; l'identité d'essence ne permet pas de créer une hiérarchie. (2e vol., toute la 8e *Étude*)

Moi. Or, la femme est d'essence identique à l'homme. Elle est née libre : entre elle et l'homme il n'y a donc d'autre juge que l'égalité ; il n'est donc pas permis d'établir entre eux une hiérarchie.

M. Proudhon. C'est logique. Mais je conclus au contraire qu'il faut hiérarchiser les sexes et donner la prépotence à l'homme, parce qu'il est le plus fort.

Moi. Contradiction, mon Maître.

M. Proudhon. C'est la dignité de l'âme humaine de ne vouloir souffrir qu'aucune de ses puissances subalternise les autres, de vouloir que toutes soient au service de l'ensemble ; là est la morale, là est la vertu. Qui dit harmonie ou accord, en effet, suppose nécessairement des termes en opposition. Essayez une hiérarchie, une prépotence, vous pensiez faire de l'ordre, vous ne faites que de l'absolutisme. (2e vol. de *La Justice*, p.381 et 382)

Moi. La femme, selon vous, forme avec l'homme un organisme, celui de la justice. Or les deux moitiés de l'androgynie ont, toujours d'après vous, des qualités diverses, appelées à s'harmoniser dans l'égalité sous peine de faire de l'absolutisme au lieu de faire de l'ordre ; donc la faculté féminine est appelée à s'équilibrer avec la faculté masculine dans l'égalité.

M. Proudhon. C'est logique ; mais je conclus que la dignité de l'androgynie humanitaire est d'asservir la faculté féminine et de faire du despotisme, parce que l'homme est le plus fort.

Moi. Contradiction, mon Maître.

M. Proudhon. La justice est le respect spontanément éprouvé et réciproquement garanti de la dignité humaine, en quelque personne et en quelque circonstance qu'elle se trouve compromise. (1er vol. de *La Justice*, p.152)

Moi. Or la femme est une personne humaine, ayant une dignité qu'on doit

respecter et garantir par la loi de réciprocité ; donc on ne peut manquer de respect envers la dignité féminine sans manquer à la justice.

M. Proudhon. C'est logique ; mais quoique la femme soit une personne humaine, identique d'espèce avec l'homme et que je croie qu'il n'y a pas d'autre base du droit que l'égalité, je n'en affirme pas moins que la dignité de la femme est inférieure à celle de l'homme, parce qu'il est le plus fort.

Moi. Contradiction, mon Maître.

M. Proudhon. Le droit est pour chacun la faculté d'exiger des autres le respect de la dignité humaine dans sa personne, le devoir est l'obligation pour chacun de respecter cette dignité en autrui. (1er vol. de *La Justice*, p. 153)

Moi. Or la femme étant d'espèce identique à l'homme, a une dignité égale à la sienne ; donc elle doit être respectée dans sa dignité, c'est-à-dire dans sa personne, sa liberté, sa propriété, ses affections ; c'est son droit comme personne humaine, et l'homme ne peut le méconnaître sans manquer à la justice et à son devoir.

M. Proudhon. C'est logique. Mais moi, je prétends que la femme n'a pas le droit que mes principes lui attribuent ; que l'homme seul a des droits, parce que l'homme est le plus fort.

Moi. Contradiction, mon Maître.

M. Proudhon. La liberté est un droit absolu, parce qu'elle est à l'homme comme l'impénétrabilité est à la matière, une condition *sine qua non* d'existence. (1er *Mémoire sur la Propriété*, p.47)

Moi. Or la femme est un être humain, elle a donc un droit absolu à la liberté, qui est sa condition *sine qua non* d'existence.

M. Proudhon. C'est logique, mais je conclus au contraire que la femme n'a pas besoin de liberté, que cette condition *sine qua non* d'existence pour notre espèce, ne regarde pas la moitié de l'espèce, qu'il n'y a que l'homme qui ne puisse exister sans liberté, parce qu'il est le plus fort.

Moi. Contradiction, mon Maître.

M. Proudhon. L'égalité est un droit absolu, parce que sans l'égalité, il n'y a pas de société. (*Id.*)

Moi. Or la femme est un être humain et social ; elle a donc un droit absolu à cette égalité sans laquelle, dans la société, elle ne serait qu'une paria.

M. Proudhon. C'est logique. Mais je n'en conclus pas moins que la femme n'a pas plus de droit à l'égalité qu'à la liberté. Que quoique de même espèce que l'homme, conséquemment devant relever de la loi d'égalité, cependant elle n'en relève pas, et doit être inégale et soumise à l'homme, parce qu'il est le plus fort.

Moi. Fi ! mon Maître. Vous contredire de la sorte est honteux pour votre réputation. Il aurait mieux valu soutenir que la femme n'a pas les mêmes droits que l'homme, parce qu'elle est d'une autre espèce.

M. Proudhon. La femme est tenue de sentir qu'elle n'a pas une dignité égale à celle de l'homme ; dans leur association formée pour produire de la justice, les notions de droit et de devoir ne seront plus corrélatives. L'homme aura tous les droits et n'acceptera de devoirs que ceux qu'il voudra bien se reconnaître.

Moi. Songez-vous que l'homme, après avoir nié la dignité et le droit de la femme, travaillera de plus en plus à l'abêtir dans l'intérêt de son despotisme ?

M. Proudhon. Cela ne me regarde pas ; la famille doit être murée : le mari y est prêtre et roi. Si, comme toute liberté opprimée, la femme regimbe, nous lui dirons quelle ne se connaît pas elle-même, quelle est incapable de se juger et de se régir ; qu'elle est un néant ; nous l'outragerons dans sa valeur morale, nous la nierons dans son intelligence et son activité ; et à force de l'intimider, nous parviendrons à la faire taire ; car, mordieu ! il faut que l'homme reste le maître, puisqu'il est le plus fort.

Moi. Niez et outragez ; cela ne nous fait rien, Maître : les seigneurs usaient de cette méthode contre vos pères leurs serfs... aujourd'hui on s'indigne contre eux. Les possesseurs d'esclaves usaient et usent de cette méthode contre les noirs, et le monde civilisé s'indigne contre eux, l'esclavage est restreint et tend à disparaître. En attendant je signale à mes lecteurs vos contradictions : votre autorité sur les esprits en sera, j'espère, amoindrie.

Ceux qui prétendront, d'après la majeure des syllogismes précédents, que vous fondez le droit sur l'identité d'espèce, abstraction faite des qualités individuelles ; que vous croyez le droit et le devoir corrélatifs, que vous voulez l'égalité, la liberté, auront tout aussi raison que ceux qui prétendront, d'après la conclusion des mêmes syllogismes, que vous basez le droit sur la force, la supériorité des facultés ; que vous acceptez l'inégalité, le despotisme, niez la liberté individuelle et l'égalité sociale, et ne croyez point à la corrélation du droit et du devoir.

S'il est triste pour vous d'être tombé dans des contradictions aussi monstrueuses, croyez qu'il ne l'est pas moins pour moi, dans l'intérêt de ma cause, de les signaler

devant tous. Prenant en main la cause de mon sexe, j'étais dans l'obligation de riposter à vos attaques, en retournant contre vous toutes vos allégations contre nous. Il fallait le faire, non par des dénégations et des déclamations qui ne prouvent rien, ou par des affirmations sans preuves selon votre procédé ; mais en vous opposant la science et les faits ; en ne me servant que de la méthode rationnelle que vous préconisez sans vous en servir, en vous chargeant souvent de vous contredire quand les preuves de fait eussent demandé trop de détail et de temps.

Vous accusiez les femmes de prendre des chimères pour des réalités... Je vous ai prouvé que vous méritez ce reproche, puisque votre théorie est en contradiction avec la science et les faits. Vous accusiez les femmes d'ériger en principes de vaines analogies... Je vous ai prouvé que vous en avez fait autant, en induisant de la prétendue absence de germes physiques chez la femme, l'absence de germes intellectuels et moraux. Vous accusiez la femme de raisonner à contre-sens... Je vous ai mis en présence de vos propres principes, pour en tirer des conséquences contradictoires. Vous accusiez la femme de ne faire que des macédoines, des monstres... L'anatomie de votre théorie prouve que vous en savez faire tout autant. Vous accusiez la femme d'inintelligence, de défaut de justice, de vertu, de chasteté... J'en appelle à vous-même, et vous dites positivement le contraire.

Où vous êtes fantasque, contradictoire, j'en appelle moi, femme, à la logique. Où vous manquez de méthode, moi, femme, j'emploie la méthode scientifique et rationnelle. Où vous démentez vos propres principes, j'en appelle à ces mêmes principes pour vous juger et vous condamner. Lequel de nous deux, Monsieur, est le plus raisonnable et le plus rationnel ? Ma modestie souffre, je vous l'avoue, de penser que j'ai joué le rôle de Minerve faisant honte à Ulysse de ses paradoxes et de ses roueries. Enfin, cet ennuyeux rôle est fini !

Je vous ai adressé tant de duretés, et d'un ton si ferme et si résolu, que j'aurais regret de vous quitter sans vous dire quelques bonnes paroles partant du fond de mon cœur. Vous devez être bien convaincu de ma sincérité, car vous voyez que vous avez affaire à une femme qui ne recule devant personne ; qu'on n'intimide pas, quelque grand qu'on soit et quelque nom qu'on porte. Vous pouvez être mon adversaire : je ne serai jamais votre ennemie, car je vous estime comme un honnête homme, un vigoureux penseur, une des gloires de la France, une des illustrations de notre Comté, toujours si chère au cœur de ses enfants, enfin comme une des admirations de ma jeunesse.

Vous et moi, M. Proudhon, nous appartenons à la grande armée qui donne l'assaut à la citadelle des abus et y porte la mine et la sape : je ne fuis pas cette solidarité. Est-il donc si nécessaire que nous nous battions ? Vivons en paix ; je puis vous en prier sans m'abaisser, puisque je ne vous crains pas. Comprenez une chose que je vous dis sans fiel : c'est que vous êtes incapable de comprendre la femme, et qu'en continuant la lutte, vous la rangerez inmanquablement sous la bannière de la Contre-Révolution. Votre orgueil a mis inimitié entre vous et la femme, et vous lui avez mordu le talon : personne ne serait plus affligé que moi de la voir vous écraser la tête.

De l'être-humain mâle et femelle – Lettre à P.J. Proudhon

Par Joseph Déjacque

Qu'est-ce que l'homme ? rien. – Qu'est-ce que la femme ? rien. – Qu'est-ce que l'être-humain ? – TOUT.

Du fond de la Louisiane où m'a déporté le flux et le reflux de l'exil, j'ai pu lire dans un journal des Etats-Unis, la *Revue de l'Ouest*, un fragment de correspondance entre vous, P.-J. Proudhon, et une dame d'Héricourt.

Les quelques mots de Madame d'Héricourt cités par ce journal me font craindre que l'antagoniste féminin ne soit pas de force – polémiquement parlant – à lutter avec son brutal et masculin adversaire.

Je ne connais rien de Madame d'Héricourt, ni de ses écrits, si elle écrit, ni de sa position dans le monde, ni de sa personne. Mais pour bien argumenter de la femme, comme pour bien argumenter de l'homme, l'esprit ne suffit pas : il faut avoir beaucoup vu et beaucoup médité. Il faudrait, je le crois, avoir senti ses passions personnelles se heurter à tous les angles de la société ; depuis les cavernes de la misère jusqu'aux pics de la fortune ; depuis les cimes argentées d'où s'ébranle en masse compacte l'avalanche du vice heureux, jusqu'au fond des ravins où roule la débauche souffreteuse. Alors, de ce caillou humain, ainsi frotté de choc en choc, la logique, cette étincelle de vérité, pourrait jaillir.

J'aimerais à voir traiter cette question de l'émancipation de la femme, par une femme ayant beaucoup aimé, et diversement aimé, et qui, par sa vie passée, tînt de l'aristocratie et du prolétariat, du prolétariat surtout ; car la femme de la mansarde est plus à même de pénétrer par la vue et par la pensée au sein de la vie luxueuse officielle, ou secrète, de la grande dame, que la femme de salon n'est capable d'entrevoir la vie de privation, apparente ou cachée, de la fille du peuple.

Cependant, à défaut de cette autre Madeleine répandant les fécondes rosées de son cœur aux pieds de l'Humanité crucifiée et battant de l'âme vers un monde meilleur ; à défaut de cette voix de civilisée repentie, croyante de l'Harmonie, fille anarchique ; à défaut de cette femme abjurant hautement et publiquement tous les

préjugés de sexe et de race, de lois et de mœurs qui nous rattachent encore au monde antérieur ; eh bien ! moi, être humain du sexe mâle, je vais essayer de traiter envers et contre vous, aliboron-Proudhon, cette question de l'émancipation de la femme qui n'est autre que la question d'émancipation de l'être humain des deux sexes.

Est-il vraiment possible, célèbre publiciste, que sous votre peau de lion se trouve tant d'ânerie ?

Vous qui avez dans les veines de si puissantes pulsations révolutionnaires pour tout ce qui dans nos sociétés touche au travail du bras et de l'estomac, vous avez des emportements non moins fougueux, mais d'une stupidité toute réactionnaire, pour tout ce qui est travail du cœur, labeur du sentiment. Votre nerveuse et peu flexible logique dans les questions de production et de consommation industrielles, n'est plus qu'un frêle roseau sans force dans les questions de production et de consommation morales. Votre intelligence, virile, entière pour tout ce qui a trait à l'homme, est comme châtrée dès qu'il s'agit de la femme. Cerveau hermaphrodite, votre pensée a la monstruosité du double sexe sous le même crâne, le sexe-lumière et le sexe-obscurité, et se roule et se tord en vain sur elle-même sans pouvoir parvenir à enfanter la vérité sociale.

Autre Jeanne d'Arc du genre masculin, qui, dit-on, avez pendant quarante ans gardé intacte votre virginité, les macérations de l'amour ont ulcéré votre cœur ; de jalouses rancunes en dégouttent ; vous criez : "guerre aux femmes !" comme la Pucelle d'Orléans criait : "guerre aux Anglais !" – Les Anglais l'ont brûlée vive... Les femmes ont fait de vous un mari, ô saint homme, longtemps vierge et toujours martyr !

Tenez, père Proudhon, voulez-vous que je vous le dise : quand vous parlez de femmes, vous me faites l'effet d'un collégien qui en cause bien haut et bien fort, à tort et à travers, et avec impertinence pour se donner des airs de les connaître, et qui, comme ses adolescents auditeurs, n'en sait pas le plus petit mot.

Après avoir pendant quarante ans profané votre chair dans la solitude, vous en êtes arrivé, de pollution en pollution, à profaner publiquement votre intelligence, à en élucubrer les impuretés, et à en éclabousser la femme.

Est-ce donc là, Narcisse-Proudhon, ce que vous appelez la civilité virile et honnête ?

Je cite vos paroles :

Non, Madame, vous ne connaissez rien à votre sexe ; vous ne savez pas le premier mot de la question que vous et vos honorables ligueuses agitez avec tant de bruit et si peu de succès. Et si vous ne la comprenez point, cette question ; si, dans les huit pages de réponses que vous avez faites à ma lettre, il y a quarante paralogismes, cela tient précisément, comme je vous l'ai dit, à votre infirmité sexuelle. J'entends par ce mot, dont l'exactitude n'est peut-être pas irréprochable, la qualité de votre entendement, qui ne vous permet de saisir le rapport des choses qu'autant que nous hommes vous le faisons toucher du doigt. Il y a chez vous, au cerveau comme dans le ventre, certain organe incapable par lui-même de vaincre son inertie native, et que l'esprit mâle est seul capable de faire fonctionner, ce à quoi il ne réussit même pas toujours. Tel est, madame, le résultat de mes observations directes et positives : je le livre à votre sagacité obstétricale et vous laisse à en calculer, pour votre thèse, les conséquences incalculables.

Mais – vieux sanglier qui n'êtes qu'un porc –, s'il est vrai, comme vous le dites, que la femme ne peut enfanter du cerveau comme du ventre sans le secours de l'homme – et cela est vrai –, il est également vrai – la chose est réciproque – que l'homme ne peut produire par la chair comme par l'intelligence sans le secours de la femme. C'est de la logique et de la bonne logique, maître-Madelon-Proudhon, qu'un élève, qui a toujours été, lui aussi, un sujet désobéissant, peut bien vous arracher des mains et vous jeter à la figure.

L'émancipation ou la non-émancipation de la femme, l'émancipation ou la non-émancipation de l'homme : qu'est-ce à dire ? Est-ce que – naturellement – il peut y avoir des droits pour l'un qui ne soient pas des droits pour l'autre ? Est-ce que l'être-humain n'est pas l'être-humain au pluriel comme au singulier, au féminin comme au masculin ? Est-ce que c'est en changer la nature que d'en scinder les sexes ? Et les gouttes de pluie qui tombent du nuage en sont-elles moins des gouttes de pluie, que ces gouttes traversent l'air en petit nombre ou en grand nombre, que leur forme ait telle dimension ou telle autre, telle configuration mâle ou telle configuration femelle ?

Mettre la question de l'émancipation de la femme en ligne avec la question de l'émancipation du prolétaire, cet homme-femme, ou, pour dire la même chose différemment, cet homme-esclave – chair à sérail ou chair à atelier –, cela se comprend, et c'est révolutionnaire ; mais la mettre en regard et au bas du privilège-homme, oh ! alors, au point de vue du progrès social, c'est dépourvu de sens, c'est réactionnaire. Pour éviter tout équivoque, c'est l'émancipation de l'être-humain qu'il faudrait dire. Dans ces termes, la question est complète ; la poser ainsi c'est la résoudre : l'être-humain, dans ses rotations de chaque jour, gravite

de révolution en révolution vers son idéal de perfectibilité, la Liberté.

Mais l'homme et la femme marchant ainsi du même pas et du même cœur, unis et fortifiés par l'amour, vers leurs destinées naturelles, la communauté-anarchique ; mais tous les despotismes anéantis, toutes les inégalités sociales nivelées ; mais l'homme et la femme entrant ainsi –le bras appuyé sur le bras et le front l'un vers l'autre penché, dans ce jardin social de l'Harmonie ; mais ce groupe de l'être-humain, rêve réalisé du bonheur, tableau animé de l'avenir ; mais tous ces bruissements et tous ces rayonnements égalitaires sonnent mal à vos oreilles et vous font cligner des yeux. Votre entendement bourrelé de petites vanités vous fait voir dans la postérité l'homme-statue, érigé sur le piédestal-femme comme dans l'antériorité l'homme-patriarche, debout auprès de la femme-servante.

Ecrivain fouetteur de femmes, serf de l'homme absolu, Proudhon-Haynau qui avez pour knout la parole, comme le bourreau croate, vous semblez jouir de toutes les lubricités de la convoitise à déshabiller vos belles victimes sur le papier du supplice et à les flageller de vos invectives. Anarchiste juste-milieu, libéral et non LIBERTAIRE, vous voulez le libre échange pour le coton et la chandelle, et vous préconisez des systèmes protecteurs de l'homme contre la femme, dans la circulation des passions humaines ; vous criez contre les hauts barons du capital, et vous voulez réédifier la haute baronnie du mâle sur la vassale femelle ; logicien à bésicles, vous voyez l'homme par la lunette qui grossit les objets, et la femme par le verre qui les diminue ; penseur affligé de myopie, vous ne savez distinguer que ce qui vous éborgne dans le présent ou dans le passé, et vous ne pouvez rien découvrir de ce qui est à hauteur et à distance, ce qui perspective de l'avenir : vous êtes un infirme !

La femme, sachez-le, est le mobile de l'homme comme l'homme est le mobile de la femme. Il n'est pas une idée dans votre difforme cervelle comme dans la cervelle des autres hommes qui n'ait été fécondée par la femme ; pas une action de votre bras ou de votre intelligence qui n'ait eu en vue de vous faire remarquer de la femme, de lui plaire, même ce qui en paraît le plus éloigné, même vos insultes. Tout ce que l'homme a fait de beau, tout ce que l'homme a produit de grand, tous les chefs-d'œuvre de l'art et de l'industrie, les découvertes de la science, les titaniques escalades de l'homme vers l'inconnu, toutes les conquêtes comme toutes les aspirations du génie mâle sont dues à la femme qui les lui a imposées, à lui, chevalier, comme reine du tournoi, en échange d'un bout de faveur ou d'un doux sourire. Tout l'héroïsme du mâle, toute sa valeur physique et morale lui vient de cet amour. Sans la femme, il ramperait encore à plat ventre ou à quatre pattes, il brouterait encore l'herbe ou les racines ; il serait pareil en

intelligence au bœuf, à la brute; il n'est quelque chose de supérieur que parce que la femme lui a dit : soit ! c'est sa volonté à elle qui l'a créé, lui, ce qu'il est aujourd'hui, et c'est pour satisfaire aux sublimes exigences de l'âme féminine qu'il a tenté d'accomplir les plus sublimes choses !

Voilà ce que la femme a fait de l'homme ; voyons maintenant ce que l'homme a fait de la femme.

Hélas ! pour plaire à son seigneur et maître, elle n'a pas eu besoin d'une grande dépense de force intellectuelle et morale. Pourvu qu'elle singeât la guenon dans ses grimaces et ses minauderies ; qu'elle s'attachât de la verroterie ou de la bimbeloterie au cou et aux oreilles ; qu'elle s'accoutrât de chiffons ridicules, et se fit des hanches de mère Gigogne ou de Vénus hottentote à l'aide de la crinoline ou de l'osier ; pourvu encore qu'elle sût tenir un éventail ou manier l'écumoire ; qu'elle se dévouât à tapoter sur un piano ou à faire bouillir la marmite ; c'était tout ce que son sultan demandait d'elle, tout ce qu'il en fallait pour mettre l'âme masculine en jubilation, l'alpha et l'oméga des désirs et des aspirations de l'homme. Cela fait, la femme avait conquis le mouchoir.

Celle qui, trouvant honteux un pareil rôle et de pareils succès, voulut faire preuve de bon goût et de grâce, joindre le mérite à la beauté, témoigner de son cœur et de son intelligence, celle-là fut impitoyablement lapidée par la multitude des Proudhons passés et présents, poursuivie du nom de bas-bleu ou de quelqu'autre imbécile sarcasme, et forcée à se replier sur elle-même. Pour cette foule d'hommes sans cœur et sans intelligence, elle avait péché par trop de cœur et trop d'intelligence : on lui jeta la pierre ; et bien rarement il lui fut donné de rencontrer l'homme-type qui, la prenant par la main, lui dit : femme relevez-vous, vous êtes dignes d'amour et digne de la Liberté.

Non, ce qu'il faut à l'homme, c'est-à-dire à celui qui usurpe ce nom, ce n'est pas la femme dans toute sa beauté physique et morale, la femme aux formes élégantes et artistiques, au front auréolé de grâce et d'amour, au cœur actif et tendre, à la pensée enthousiaste, à l'âme éprise d'un poétique et humanitaire idéal ; non, à ce niais badaud coureur de foires, ce qu'il faut c'est une figure de cire enluminée et empanachée ; à ce gastronome de bestialité, en extase devant les étals de boucheries, ce qu'il faut, vous dis-je, c'est un quartier de veau orné de guipures ! Si bien que, rassasiée de l'homme qu'elle trouvait si crétin, blasée de celui en qui elle cherchait en vain l'organe du sentiment, la femme – c'est l'histoire qui le dit, je veux croire que c'est une fable, un conte, une bible – la femme – oh ! voilez-vous, chastes yeux et chastes pensées – la femme aurait passé du bipède au

quadrupède... Âne pour âne, il était naturel, après tout, qu'elle se laissât séduire par la bête de plus gros calibre. Puis enfin, comme la nature l'avait douée de facultés morales trop robustes pour être anéanties par le jeûne, elle s'est détournée de l'Humanité et est allée chercher dans les temples de la superstition, dans les religieuses aberrations de l'esprit et du cœur, l'aliment aux aspirations passionnelles de son âme. À défaut de l'homme rêvé par elle, elle a donné ses sentiments d'amour à un dieu imaginaire, et, pour les sensations, le prêtre a remplacé l'âne !

Ah ! s'il est de par le monde tant d'abjectes créatures femelles et si peu de femmes, hommes, à qui faut-il s'en prendre ? Dandin-Proudhon, de quoi vous plaignez-vous ? Vous l'avez voulu...

Et cependant vous avez, vous, personnellement, je le reconnais, fourni de formidables coups de boutoir au service de la Révolution. Vous avez entaillé jusqu'à la moelle le tronc séculaire de la propriété, et vous en avez fait voler au loin les éclats ; vous avez dépouillé la chose de son écorce, et vous l'avez exposée dans sa nudité aux regards des prolétaires ; vous avez fait craquer et tomber sur votre passage, ainsi que des branches sèches ou des feuilles mortes, les impuissantes repousses autoritaires, les théories renouvelées des Grecs des socialistes-constitutionnels, la vôtre comprise ; vous avez entraîné avec vous, dans une course à fond de train à travers les sinuosités de l'avenir, toute la meute des appétits physiques et moraux. Vous avez fait du chemin, vous en avez fait faire aux autres ; vous êtes las, vous voudriez vous reposer ; mais les voix de la logique sont là qui vous obligent à poursuivre vos déductions révolutionnaires, à marcher en avant, toujours en avant, sous peine, en dédaignant l'avertissement fatal, de sentir les crocs de ceux qui ont des jambes vous déchirer.

Soyez donc franchement, entièrement anarchiste, et non pas quart d'anarchiste, huitième d'anarchiste, seizième d'anarchiste, comme on est quart, huitième, seizième d'agent de change. Poussez jusqu'à l'abolition du contrat, l'abolition non seulement du glaive et du capital, mais de la propriété et de l'autorité sous toutes formes. Arrivez-en à la communauté-anarchique, c'est-à-dire l'état social où chacun serait libre de produire et de consommer à volonté et selon sa fantaisie, sans avoir de contrôle à exercer ou à subir de qui que ce soit ou sur qui que ce soit ; où la balance entre la production et la consommation s'établirait naturellement, non plus par la détention préventive et arbitraire aux mains des uns ou des autres, mais par la libre circulation des forces et des besoins de chacun. Les flots humains n'ont que faire de vos digues ; laissez passer les libres marées : chaque jour ne les ramènent-elles pas à leur niveau ? Est-ce que j'ai besoin, par

exemple, d'avoir en propre un soleil à moi, une atmosphère à moi, un fleuve à moi, une forêt à moi, toutes les maisons et toutes les rues d'une ville à moi ? Est-ce que j'ai le droit de m'en faire le détenteur exclusif, le propriétaire, et d'en priver les autres, sans profit même pour mes besoins ? Et si je n'ai pas ce droit, ai-je donc plus raison de vouloir, comme avec le système des contrats, mesurer à chacun – selon ses forces accidentelles de production – ce qui doit lui revenir de toutes ces choses ? Combien il devra consommer de rayons de soleil, de cubes d'air ou d'eau, ou de carrés de promenade dans la forêt ? Quel sera le nombre de maisons ou la portion de maison qu'il aura le droit d'occuper ; le nombre de rues ou de pavés dans la rue où il lui sera permis de mettre le pied et le nombre de rues ou de pavés où il lui sera interdit de marcher ? – Est-ce que, avec ou sans contrat, je consommerai plus de ces choses que ma nature ou mon tempérament le comporte ? Est-ce que je puis absorber individuellement tous les rayons du soleil, tout l'air de l'atmosphère, tout l'eau du fleuve ? Est-ce que je puis envahir et encombrer de ma personne tous les ombrages de la forêt, toutes les rues de la ville et tous les pavés de la rue, toutes les maisons de la ville et toutes les chambres de la maison ? Et n'en est-il pas de même pour tout ce qui est de consommation humaine, que ce soit un produit brut, comme l'air ou le soleil, ou un produit façonné, comme la rue ou la maison ? À quoi bon alors un contrat qui ne peut rien ajouter à ma liberté, et qui peut y attenter, et qui bien certainement y attenterait ?

Et maintenant, pour ce qui est de la production, est-ce que le principe actif qui est en moi en sera plus développé parce qu'on l'aura opprimé, qu'on lui aura imposé des entraves ? Ce serait absurde de soutenir une pareille thèse. L'homme appelé libre, dans les sociétés actuelles, le prolétaire, produit beaucoup mieux et beaucoup plus que l'homme appelé nègre, l'esclave. Que serait-ce s'il était réellement et universellement libre : la production en serait centuplée. – Et les paresseux, direz-vous ? Les paresseux sont un incident de nos sociétés anormales, c'est-à-dire que l'oisiveté ayant les honneurs et le travail les mépris il n'est pas surprenant que les hommes se lassent d'un labeur qui ne leur rapporte que des fruits amers. Mais à l'état de communauté-anarchique et avec les sciences telles qu'elles sont développées de nos jours, il ne pourrait rien y avoir de semblable. Il y aurait bien, comme aujourd'hui, des êtres plus lents à produire que d'autres, mais par conséquent, plus lents à consommer, des êtres plus vifs que d'autres à produire, par conséquent, plus vifs à consommer : l'équation existe naturellement. Vous en faut-il une preuve ? Prenez au hasard cent travailleurs parmi les travailleurs, et vous verrez que les plus consommateurs sont aussi les

plus producteurs. – Comment se figurer que l'être-humain, dont l'organisme est composé de tant d'outils précieux et de l'emploi desquels il résulte pour lui une foule de jouissances, outil du bras, outil du cœur, outil de l'intelligence, comment se figurer qu'il les laisserait volontairement ronger par la rouille ? Eh quoi ! à l'état de libre nature et de merveilles industrielles et scientifiques, à l'état d'exubérance anarchique où tout lui rappellerait le mouvement et tout mouvement la vie. Eh quoi ! l'être-humain ne saurait chercher le bonheur que dans une imbécile immobilité ? Allons donc ! Le contraire seul est possible.

Sur ce terrain de la vraie anarchie, de la liberté absolue, il existerait sans contredit autant de diversité entre les êtres qu'il y aurait de personnes dans la société, diversité d'âge, de sexe, d'aptitudes : l'égalité n'est pas l'uniformité. Et cette diversité de tous les êtres et de tous les instants est justement ce qui rend tout gouvernement, constitution ou contration, impossible. Comment s'engager pour un an, pour un jour, pour une heure, quand dans une heure, un jour, un an on peut penser tout différemment qu'à l'instant où l'on s'est engagé ? – Avec l'anarchie radicale, il y aurait donc des femmes comme il y aurait des hommes de plus ou moins de valeur relative ; il y aurait des enfants comme il y aurait des vieillards ; mais tous indistinctement n'en seraient pas moins l'être-humain, et seraient également et absolument libres de se mouvoir dans le cercle naturel de leurs attractions, libres de consommer et de produire comme il leur conviendrait sans qu'aucune autorité paternelle, maritale ou gouvernementale, sans qu'aucune réglementation légale ou contrative put y porter atteinte.

La Société ainsi comprise – et vous devez la comprendre ainsi, vous, anarchiste, qui vous targuez d'être logique – qu'avez-vous encore à dire de l'infirmité sexuelle de la femelle ou du mâle chez l'être-humain ?

Écoutez, maître Proudhon, ne parlez pas de la femme, ou, avant d'en parler, étudiez-la ; allez à l'école. Ne vous dites pas anarchiste, ou soyez anarchiste jusqu'au bout. Parlez-nous, si vous voulez, de l'inconnu et du connu, de Dieu qui est le mal, de la Propriété qui est le vol. Mais quand vous nous parlerez de l'homme, n'en faites pas une divinité autocratique, car je vous répondrai : l'homme, c'est le mal ! – Ne lui attribuez pas un capital d'intelligence qui ne lui appartient que par droit de conquête, par commerce d'amour, richesse usuraire qui lui vient toute entière de la femme, qui est le produit de son âme à elle, ne le parez pas des dépouilles d'autrui, car, alors, je vous répondrai : la propriété, c'est le vol !

Élevez la voix, au contraire, contre cette exploitation de la femme par l'homme. Dites au monde, avec cette vigueur d'argumentation qui a fait de vous un

athlétique agitateur, dites-lui que l'homme ne pourra désempourber la Révolution, l'arracher de sa fangeuse et sanglante ornière, qu'avec l'aide de la femme ; que seul il est impuissant ; qu'il lui faut l'épaule et du cœur et du front de la femme ; que sur le chemin du Progrès social ils doivent marcher tous deux de pair, côte à côte et la main dans la main ; que l'homme ne saurait atteindre au but, vaincre les fatigues du voyage, s'il n'a pour le soutenir et pour le fortifier les regards et les caresses de la femme. Dites à l'homme et dites à la femme que leurs destinées sont de se rapprocher et de se mieux comprendre ; qu'ils n'ont qu'un seul et même nom comme ils ne font qu'un seul et même être, l'être-humain ; qu'ils en sont, tour-à-tour et tout à la fois, l'un le bras droit et l'autre le bras gauche, et que, dans l'identité humaine, leurs cœurs ne sauraient former qu'un cœur et leurs pensées un seul faisceau de pensées. Dites-leur encore, qu'à cette condition seule ils pourront rayonner l'un sur l'autre, percer, dans leur marche phosphorescente, les ombres qui séparent le présent de l'avenir, la société civilisée de la société harmonique. Dites-leur enfin, que l'être-humain – dans ses proportions et ses manifestations relatives, l'être-humain est comme le ver luisant : il ne brille que par l'amour et pour l'amour !

Dites cela. – Soyez plus fort que vos faiblesses, plus généreux que vos rancunes ; proclamez la liberté, l'égalité, la fraternité, l'indivisibilité de l'être-humain. Dites cela : c'est de salut public. Déclarez l'Humanité en danger ; appelez en masse l'homme et la femme à rejeter hors des frontières sociales les préjugés envahisseurs ; suscitez un, deux et trois Septembre contre cette haute noblesse masculine, cette aristocratie du sexe qui voudrait nous river à l'ancien régime. Dites cela : il le faut ! dites-le avec passion, avec génie, coulez-le en bronze, faites-le tonner... et vous aurez bien mérité et des autres et de vous.

Nouvelle-Orléans, mai 1857

Notices biographiques

Jenny d'Héricourt

Écrivaine féministe révolutionnaire française. Bien qu'elle n'ait pas participé à la Commune, elle marque, dans la suite d'Olympe de Gouges ou de Théroigne de Méricourt, les débuts du féminisme en France et de la reconnaissance des femmes dans le mouvement social. Elle n'aura de cesse de combattre pour l'émancipation des femmes, que ce soit dans la société française ou au sein même du mouvement révolutionnaire.

Née à Besançon en 1809 sous le nom de Jeanne-Marie Poinsard, elle grandit dans une famille d'artisans protestants et républicains. En 1817, sa famille s'installe à Paris. En 1836, après 4 ans de mariage, elle se sépare de son mari et plaide pour le divorce, alors interdit.

Après avoir suivi une formation d'institutrice, elle dirige une école privée de filles. Elle se lance par la suite, de manière autodidacte, dans l'étude de la physiologie et de l'histoire naturelle. Elle obtient un diplôme en médecine homéopathique, suit une formation de sage-femme et travaille dans les années 1850 comme gynécologue et pédiatre. Elle assure également des cours du soir pour les travailleurs et travailleuses.

Elle entame son engagement politique en 1840 par la publication de 2 romans de critique sociale, signés d'un pseudonyme masculin. Elle adhère au "communisme icarien" de Cabet, un utopiste français, et participe à la révolution de février 1848. Elle fonde dans le même temps la Société pour l'émancipation des femmes dont elle est secrétaire, qui constitue alors le noyau dur du féminisme révolutionnaire en France.

Dans les années 1850, elle porte la voix des femmes sur la scène publique et chez les philosophes sociaux, notamment par la publication d'articles dans la *Revue philosophique et religieuse*, en réponse aux propos misogynes de Proudhon, le premier ayant pour titre "Proudhon et la question des femmes". Jenny d'Héricourt est d'ailleurs connue pour ses échanges avec celui-ci, qui pense que la femme est naturellement inférieure intellectuellement.

Dans *La Femme affranchie*, qui porte le sous-titre : "réponse à MM. Michelet, Proudhon, É. de Girardin, Legouvé, Comte et aux autres novateurs modernes",

elle fait voler en éclats l'argument biologique de la position de la femme dans la société, pour faire ressortir au contraire son aspect social. Elle est l'une des précurseuses méconnues de la sociologie, mettant en évidence le lien social et notamment la dimension de genre qui noue les rapports humains et condamne la femme à un statut de sous-citoyenneté. Avec ce livre elle marque les esprits et encourage beaucoup de femmes à entrer dans le combat révolutionnaire et féministe, participant à en faire accepter l'idée chez les socialistes. Son influence s'étend dans d'autres pays d'Europe, elle vient d'ouvrir une porte.

Elle gagne les États-Unis en 1864 alors que son livre est publié en anglais, elle y séjourne jusqu'en 1872, prenant part aux activités des féministes américaines, et meurt finalement à Paris en 1875.

Joseph Déjacque

Né en 1821, mort en 1865, militant considéré comme l'un des pères de l'anarchisme français.

Élevé par sa mère veuve, après un apprentissage il travaille comme commis de vente à Paris de 1839 à 1841, puis de 1843 à 1846 – dans l'intervalle il s'engage dans la Marine. Durant ses périodes de chômage il se consacre à l'écriture de poèmes décrivant la misère du prolétariat et appelant à la destruction de toute autorité.

Lorsqu'éclate la révolution de 1848, Déjacque participe au journal *L'Atelier* et signe un appel aux ouvriers imprimeurs les exhortant à ne pas détruire les presses. Dès mars 1848, conscient de la mainmise des démocrates bourgeois sur la République, il publie une pièce en vers intitulée *Aux ci-devant dynastiques, aux tartuffes du peuple et de la liberté*. Il assiste alors aux séances du Club de l'Atelier, dont il se sépare lorsque celui-ci soutient les républicains. Déjacque se tourne alors vers le Club de l'émancipation des femmes, animé par Pauline Roland et Jeanne Deroin, et collabore au journal *La Voix des femmes*. Étant au chômage, il entre aux ateliers nationaux en mai 1848. Membre de la Garde nationale, il ne participe pas à l'insurrection mais n'en est pas moins arrêté, accusé d'avoir été l'un des principaux agitateurs des journées de Juin, et fait un an de prison.

En août 1851 Déjacque fait paraître *Les Lazaréennes*, recueil d'une quinzaine de textes et de poèmes dans lequel ses convictions apparaissent déjà clairement : négation de l'autorité, élimination de toute forme d'exploitation, émancipation des femmes, organisation collectiviste de l'économie et nécessité d'une révolution

socialiste. Ses écrits lui valent une nouvelle peine de prison pour “excitation au mépris du gouvernement de la République, excitation à la haine entre les citoyens et apologie de faits qualifiés de crimes par la loi”.

En 1852, suite au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, il s'exile à Londres, où il se lie avec d'autres français en compagnie desquels il fonde *La Sociale*, une société d'entraide ouvrière indépendante des autres clubs républicains-socialistes dirigés par Louis Blanc, Ledru-Rollin et leurs amis. Déjacque s'illustre par ses critiques virulentes de l'attitude de ces derniers, tant lors des événements de juin 1848 qu'en exil. Il quitte ensuite Londres pour Jersey où il se heurte de nouveau avec les leaders proscrits, notamment Victor Hugo. C'est à cette même époque qu'il rédige *La Question révolutionnaire*, ouvrage dans lequel il insiste sur la nécessité d'un engagement violent pour parvenir à l'instauration de l'anarchie.

En 1854 Déjacque quitte Jersey pour New York où il poursuit son action militante tout en travaillant comme ouvrier colleur. L'année suivante il signe avec quelques autres Franco-américains le manifeste de l'Association Internationale, l'ancêtre directe de l'AIT. Son but est de “propager les principes de la révolution sociale ... et d'arriver ainsi à établir la République démocratique, sociale et universelle.”

1857 est pour lui une année de production intense : il rédige son *Humanisphère*, publie sa *Lettre à Proudhon*, prépare une édition augmentée des *Lazaréennes*. Dans *L'Humanisphère*, Déjacque reprend les thèmes abordés dans *La Question révolutionnaire* en les enrichissant de la vision d'un monde harmonieux fondé sur la liberté individuelle. L'année suivante il entame la publication du *Libertaire*, journal qu'il rédige pratiquement seul. Ses prises de position entraînent à plusieurs reprises la confiscation par les autorités locales des exemplaires destinés aux abonnés du Sud des États-Unis.

À partir de 1860, la parution du *Libertaire* devient irrégulière, Déjacque ne parvenant plus à réunir les fonds nécessaires, ni à vivre de son travail. Il abandonne la publication en 1861, découragé par la misère et d'autre part amnistié depuis 1859, il regagne Paris en 1862 et meurt trois ans plus tard.

Ah ! Vous persistez à soutenir que la femme est inférieure, mineure ! Vous croyez que les femmes s'inclineront pieusement devant l'arrêt tombé du haut de votre autocratie ! Non pas, Monsieur, non pas ; il n'en sera pas, il ne peut en être ainsi. À nous deux donc, monsieur Proudhon !

J'ai promis de disséquer l'auteur, ainsi vais-je faire. Qu'on ne me reproche pas d'être impitoyable : M. Proudhon l'a mérité ; qu'on ne me reproche pas d'être une machine à raisonnement : avec un tel adversaire, on ne doit être que cela. Qu'on ne me reproche pas d'être brutale : M. Proudhon s'est montré à l'égard des femmes, même des plus illustres, d'une brutalité et d'une injustice qui dépassent toutes les bornes. Si je suis brutale, je m'efforcerai, moi, de ne pas être injuste.

**CNT-25, c/o CESL, BP 121, 25 014 Besançon cedex
cnt-doubs@cnt-f.org
<http://cntbesancon.wordpress.com>**